

J.-L. COURCELLE-SENEUIL

LA RECHERCHE DE L'UTILE
dans les
TEMPS PRÉHISTORIQUES



Atsina

*Chaque homme doit résoudre pour
lui-même le problème de la vie.*



PARIS

ÉDITION DU LIVRE MENSUEL
59, Boulevard des Batignolles
MCMXIX

Bibliothèque Maison de l'Orient



160800

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et le Danemark.

AVANT-PROPOS

Le présent travail résume d'abord au point de vue économique les résultats de l'Archéologie préhistorique appuyée par la Géologie, l'Anthropologie, etc., puis il rapproche ces découvertes avec les souvenirs conservés par les peuples anciens sur les temps préhistoriques.

La recherche de l'utile à travers les âges préhistoriques a conduit les humains à discerner le bien et le mal.

Tout objet contribuant à développer, à soutenir la vie dans l'être humain est utile. Tout objet utile entre les mains de l'être ignorant, immoral ou injuste, peut devenir dangereux.

L'observation attentive fait connaître les avantages et les inconvénients de toute substance, de toute matière, de tout objet pour l'entretien ou pour la destruction de la vie.

Ces observations effectuées par les hommes préhistoriques les ont conduit à se former leurs premières notions scientifiques. Ces notions, chaque jour agrandies, les ont guidés dans l'infinie variété des usages auxquels peuvent répondre les objets utiles. Certains de ces usages étaient bienfaisants pour la vie, certains autres usages étaient malfaisants pour la vie.

Les hommes, se rencontrant à la surface de la terre, se conduisirent les uns à l'égard des autres comme agissaient tous les animaux. Ils arrivèrent à discerner que parmi les actes accomplis, les uns avaient des conséquences de bon voisinage et les autres des conséquences de mauvais voisinage. Les hommes préhistoriques furent conduits à élaborer leurs premières notions morales.

A mesure que les groupes se composaient de familles plus nombreuses, les chefs de famille furent conduits par l'observation de chaque jour à la nécessité de déterminer

les conditions matérielles et morales qui influent sur les bonnes ou les mauvaises relations de voisinage entre les familles, et d'en déduire des règles qu'ils seraient observer par leurs enfants et par leurs voisins, même par la contrainte. Ces observations amenèrent les hommes préhistoriques à distinguer, entre le juste et l'injuste, à établir les premières lois ; ils furent les premiers thémistes.

La recherche de l'utile conduit directement à la recherche de la vérité, à la connaissance du bien et du mal, à la connaissance du juste et de l'injuste.

Les découvertes de l'Archéologie rapprochées des souvenirs des anciens montrent les étapes successives franchies par l'humanité pour développer sa puissance industrielle et commerciale à travers les siècles. Les découvertes de l'Archéologie font comprendre ce que les anciens ont vu et traduit dans leurs souvenirs mythiques. Les souvenirs mythiques font connaître les peuples, les tribus, les groupes

auxquels on doit les progrès dans la recherche de l'utile. Les chronologies, d'abord très erronnées, se rectifient et se vérifient de plus en plus. Les migrations humaines préhistoriques se vérifient par leurs traces encore visibles sur la terre de l'ancien monde. Les problèmes linguistiques, jusqu'ici presque insolubles, tendent à s'éclaircir et permettent d'espérer une prochaine confirmation des assertions de l'Archéologie appuyée par toutes les sciences de notre temps.

Certes tous les faits accumulés pour ce travail peuvent ne pas avoir des valeurs équivalentes, des valeurs considérables. S'il faut être prudent pour leur interprétation, il est des exemples, qui depuis plus d'un siècle se retrouvent sous la plume des chercheurs de toute nature et qui engagent à l'effort énergique et courageux.

Nous ne citerons que deux exemples pris parmi les archéologues.

M. Boucher de Perthes, accumulant les observations sur les questions soulevées

par les trouvailles d'objets en silex ou en pierres taillées, fut très vivement critiqué parce que les fouilles présentaient les unes, en petit nombre, des résultats de beaucoup de valeur, les autres, en très grand nombre, n'avaient que des valeurs relativement minimes. Ce sentiment injuste tendit longtemps à faire méconnaître l'œuvre de Boucher de Perthes. Et cependant ce furent les observations de Boucher de Perthes qui orientèrent définitivement dans la bonne voie, qui conduisit aux connaissances actuelles sur la période paléolithique.

Plus récemment, Schlieman trouva le site d'Hissarlik en Troade. Il y cherchait la Troie de Priam. Il y trouva une ville de l'âge du bronze riche en étain. On lui a sévèrement reproché cette erreur de diagnostic. Les découvertes de Schlieman eurent un résultat imprévu par leur auteur, la connaissance de l'âge du bronze qui permet aujourd'hui de présenter un exposé du développement industriel et commer-

cial aux époques de la pierre néolithique, du cuivre, du bronze riche en étain et du fer.

Tenant compte de ces deux exemples caractéristiques recommandant la prudence dans l'examen de chaque fait et l'espérance dans la coordination des faits, il est permis de placer sous les yeux du public, l'exposé sommaire des résultats de l'Archéologie rapprochée des souvenirs des anciens et les conclusions qui s'en dégagent.

**LA TERRE
AVANT L'EXISTENCE DE
L'HUMANITÉ**

La Terre, tournant sur elle-même, décrit en outre un ellipse autour du soleil et se laisse entraîner par cet astre vers des constellations lointaines.

Elle ne passe jamais deux fois dans la même région des cieux.

La surface de la planète n'a pas toujours montré l'aspect qu'elle offre aujourd'hui.

« Au début des périodes vitales (1), une mer sans limites laisse à peine émerger quelques ilots dont la vie organique est lente à prendre possession.

« La terre ferme se constitue et tandis que dans les mers une abondante population animale s'est déjà développée, la végétation s'installe avec une puissance incomparable, sur les bords des lagunes continentales, purifiant l'atmosphère, jusqu'alors irrespirable, par le carbone qu'elle lui enlève et dont un mode particulier d'enfouissement va mettre en réserve pour les âges futurs toute la puissance calorifique.

« Ensuite les continents se complètent par des adjonctions nécessaires et leur relief s'accroît peu à peu, pendant que l'uniformité d'une température tropicale, d'abord commune à

(1) M. de Lapparent, *Traité de Géologie*, I, page 19.

tout le globe, fait progressivement place à la variété des climats.

« Sous cette influence le monde des animaux et des plantes terrestres se diversifie de plus en plus.

« Les mammifères et les arbres à feuillage caduc font leur apparition et quand la venue des plantes à fleurs atteste que les rayons solaires ne rencontrent plus rien qui arrête leur éclat bienfaisant, une série de phénomènes grandioses vient imprimer aux montagnes un puissant relief.

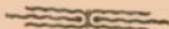
« D'abondantes précipitations s'y condensent et, par le travail d'érosion et de transport qui en résulte, étalent, sur de larges surfaces, un limon fertile qui n'attend plus que la culture.

« Les grandes vallées fluviales sont creusées; les rivages des mers ont acquis ces formes profondément découpées qui conviennent au développement de la civilisation; les fentes de

l'écorce ont vu leurs parois se tapisser de matières utiles.

« L'homme peut venir, la terre est mûre pour le recevoir.

« C'est à lui d'exploiter désormais toutes ces richesses latentes que la nature a partout accumulées. »



II

L'HOMME AUX TEMPS TERTIAIRES

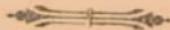
Dans son état primitif l'homme ne possédait aucune industrie, ne connaissait pas le feu, n'avait d'autre langage que le cri et le geste. Cette phase primordiale de l'évolution préhistorique n'a encore manifesté aucune trace positive aux yeux des observateurs. Cette phase, prodigieusement ancienne, dût être d'une énorme durée.

La phase éolithique vint ensuite. L'homme s'efforçait de former des outils rudimentaires. Des préhistoriens

affirment, d'autres nient la taille intentionnelle des pierres informes qui presque toutes se rencontrent dans des couches TERTIAIRES.

Il n'est pas un gisement d'instruments paléolithiques qui ne renferme avec abondance des silex utilisés, portant des retouches destinées à en faciliter l'emploi mais ne présentant aucune forme définitive.

L'état paléolithique est celui dans lequel l'instrument de travail et de combat prend une forme définie.



AGE PALEOLITHIQUE

La présence de l'homme constatée pour la première fois avec une entière certitude, constitue le phénomène primordial de l'ère QUATERNAIRE ou moderne de l'histoire du globe (1). On distingue dans cette période le quaternaire ancien ou *pléistocène* et le quaternaire récent ou *holocène*, c'est-à-dire les temps actuels.

L'ère *pléistocène* est caractérisée non

(1) M. J. Déchelette, *Archéologie préhistorique*, I.

seulement par l'apparition de l'homme, mais par d'autres phénomènes, l'extension des glaciers, le dépôt d'épaisses couches d'alluvions dans les vallées et dans les plaines, l'existence d'une faune de mammifères comprenant des espèces éteintes, associées aux espèces actuelles.

Le développement des glaciers et la formation des dépôts d'alluvions se rattachent en partie à une cause commune: l'abondance des *précipitations atmosphériques*. Sur les hauts sommets des montagnes les vapeurs d'eau se condensaient en épaisses couches de neige, sources de gigantesques glaciers, tandis que dans les plaines et les vallées, les cours d'eau grossis par des pluies torrentielles et sur certains points par la fusion des glaces, déposaient à chacune de leurs crues d'énormes dépôts d'alluvions.

Les glaciers quaternaires, dont nos glaciers actuels ne sont que de faibles

vestiges, couvraient de leur épais manteau une partie du continent européen. Le grand glacier scandinave s'étendait sur l'Irlande et la majeure partie de l'Angleterre. Il poussait jusqu'au cœur de l'Allemagne et de la Russie ses moraines et ses blocs erratiques d'origine scandinave, irrécusables témoins de sa présence. Le glacier des Alpes atteignait l'emplacement de Lyon. Dans les Pyrénées, dans le Massif Central et même dans les Vosges des fleuves de glace encombraient également les vallées.

* * *

La première période paléolithique, désignée sous le nom de période *chéléenne*, présente pour la première fois dans nos contrées les vestiges de l'homme.

Disséminés par petits groupes errants aux bords d'immenses fleuves, nos an-

cêtres vivaient de la chasse, de la pêche et de la cueillette des fruits spontanés de la terre, sous un climat relativement chaud et humide.

L'homme installait alors ses campements sur les plateaux peu élevés, à proximité des cours d'eau. Il y trouvait aussi les galets siliceux, des graviers constituant la matière de son outillage.

L'instrument chelléen, taillé à grands éclats sur ses deux faces, était découpé dans un rognon de silex ou dans quelque autre pierre dure. Cet outil, appelé *coup de poing*, est de forme amygdaloïde, renflé en son milieu, arrondi à l'une de ses extrémités, terminé en pointe à l'autre extrémité. En moyenne il mesure de 12 à 15 centimètres de longueur.

Le coup de poing chelléen apparaît dans toutes les régions où l'ouvrier paléolithique a rencontré une matière

première susceptible de fournir ce type d'instrument.

En France, la présence du coup de poing a été constatée dans 63 départements. Les bassins de la Somme et de la Seine en ont notamment livré des milliers d'exemplaires.

En Angleterre, les exemplaires abondent dans les régions méridionales de cette île (vallée de l'Ouse et de la Tamise) non recouvertes par les glaciers quaternaires.

La Belgique, la Péninsule Ibérique, l'Italie, l'Algérie, l'Égypte, la Syrie, la Palestine, l'Indoustan, le sud de l'Afrique et le Somaliland comptent des gisements chelléens.

En Grèce, aucune station paléolithique n'est encore connue. Jusqu'à ce jour les instruments chelléens manquent entièrement de l'autre côté du Rhin, dans l'Europe centrale. En Scandinavie, en Russie, les instruments du quaternaire inférieur font défaut; ces

régions étaient encore inhabitées, appartenant comme le nord de l'Angleterre à la zone glaciaire.

Un climat tempéré avait permis au chasseur chelléen d'installer sa hutte en plein air sur les plateaux et sur les berges des cours d'eau. Il n'occupait qu'exceptionnellement, comme à Menton, les grottes et les abris rocheux.

* * *

Entre l'époque chelléenne, à faune chaude ou tempérée, interglaciaire, et l'époque moustérienne, à faune froide, glaciaire, se place une période de transition appelée époque *acheuléenne*.

La hache acheuléenne est caractérisée par une taille plus soignée que celle des haches chelléennes et par un poids en général plus léger.

* * *

A l'époque *moustérienne*, phase glaciaire, par conséquent encore humide mais froide, l'homme se réfugie dans les cavernes ou abris naturels. Ce mode d'habitat demeurera fréquent à l'époque du renne et persistera même après la fin du quaternaire. On trouve des vestiges de l'homme moustérien non seulement à l'entrée des grottes et abris sous roches, mais encore dans les couches supérieures des alluvions de bas-niveaux, par dessus les dépôts chelléens.

L'homme moustérien fut le contemporain du Mammouth, d'un Rhinocéros et d'un grand Cerf d'Irlande qui se trouvent signalés dans les stations comme Poissy (Seine-et-Oise). La faune moustérienne correspond à un climat froid et humide. Cette période fut, en effet, témoin d'une grande extension des glaciers. Or leur développement exige d'abondantes *précipitations atmosphériques*. Tandis que les neiges

s'accumulaient sur les hauts sommets, un régime pluvieux persistait dans les plaines.

L'homme quaternaire occupa les cavernes, non sans avoir parfois engagé de dangereuses luttes contre les plus redoutables animaux. On connaît des repaires superposés à des foyers humains; bêtes fauves et chasseurs s'étaient tour à tour succédés sous le même abri. A l'entrée des grottes et sur les terrasses s'accumulaient peu à peu les déchets de l'industrie des Troglodytes, instruments brisés, abandonnés, éclats de taille de silex, etc. De grands feux étaient allumés, soit pour la cuisson des viandes, soit pour écarter les bêtes féroces. Les débris des repas, les vestiges de cuisine se mêlaient ainsi aux cendres, aux charbons et aux vestiges industriels. Ce sont ces foyers qui nous livrent ces documents si instructifs sur les conditions de l'existence de nos ancêtres primitifs.

L'outillage moustérien est caractérisé par deux instruments de forme typique : la pointe et le râcloir.

La pointe moustérienne est un éclat de silex en général triangulaire. Elle est plus légère que la hache. Grâce à ses bords tranchants et à son extrémité aigüe, elle pouvait être employée pour percer, pour couper et râcler. Le grattoir, au lieu de se terminer par une pointe, présente un bord complètement retouché. Cet instrument paraît approprié à la préparation des peaux dont se vêtaient les hommes ignorant encore l'art du tissage.

Les gisements moustériens, comme ceux des époques précédentes sont nombreux dans la plupart de nos provinces françaises. On trouve l'industrie de cette époque dans la plupart des pays d'Europe non recouverts par la grande extension glaciaire; dans l'Afrique du Nord et dans l'Asie occidentale, où s'arrête le quaternaire inférieur.

* * *

Le quaternaire supérieur, dont l'exposé va suivre, est appelé époque du Renne en raison de l'abondance de ce cervidé dans la faune de cette période.

Nos provinces du sud-ouest sont la terre classique des gisements de l'époque du Renne.

* * *

L'industrie de la phase *aurignacienne* compte divers types caractéristiques en os et en pierre. Les minéraux colorants sont signalés dans un grand nombre de stations paléolithiques de l'époque aurignacienne. La peinture corporelle et plus tard le tatouage furent très usités chez les sauvages de l'Europe primitive jusqu'à l'âge du bronze (2500-900 avant notre ère). C'est aussi à la même époque aurignacienne qu'apparaissent les

plus anciennes gravures connues de l'époque du Renne.

A l'étranger, outre les grottes de Grimaldi, on connaît des gisements aurignaciens en Belgique et en Autriche.

* * *

La phase *solutrénne* de l'époque du Renne est caractérisée : au point de vue paléontologique, par l'abondance du Cheval, bientôt remplacé par le Renne à mesure des refroidissements du climat ; sous le rapport archéologique par la taille de certains silex donnant des pointes en feuilles de laurier ou en feuilles de saule.

Les foyers solutréens en forme ovale ou circulaire, entourés de dalles brutes, sont disséminés au milieu d'une couche continue de cendres, de débris osseux et d'outils en silex. Des sépultures humaines se présentent sur les foyers.

L'industrie solutréenne a été reconnue en Moravie, en Pologne russe, dans la province de Santander (Espagne). Elle fait défaut dans le Nord de la France.

A l'époque *Magdalénienne*, les tribus de l'Europe occidentale cherchent de plus en plus dans les cavernes, ou sous les rochers en surplomb favorablement exposés, un abri contre les rigueurs d'un climat très froid.

Le Troglodyte conserve ses habitudes de chasseur. Outre le Renne dont les troupeaux abondent, il poursuit ou guette à travers la steppe les nombreux animaux dont l'ensemble révèle une faune arctique.

Soumis à de dures conditions climatiques, l'homme redouble d'activité, perfectionne et multiplie ses engins de chasse et de pêche.

L'outillage magdalénien surpasse celui qui le précède par le perfection-

nement du travail de l'os. Le *harpon* barbelé en bois de renne, à tige cylindrique, en constitue le type le plus caractéristique. Il ne se rencontre pas précédemment et sera remplacé dès la fin de la période par un modèle nouveau en bois de cerf. Les bâtons de commandement et les aiguilles en os accompagnent les harpons et les sagaies.

L'outillage en silex ne comporte plus les belles pointes solutréennes. De nombreuses formes anciennes subsistent cependant et l'industrie du silex est caractérisée par l'abondance des lames de toutes dimensions.

L'art de la gravure sur os, sur corne et sur pierre, atteint alors l'apogée de son développement.

A partir de la phase aurignacienne les figures éburnéennes et les plus anciennes sculptures pariétales avaient révélé le génie artistique de ces habitants des cavernes. A l'époque magdalénienne l'art quaternaire évolue, se

dégage de l'archaïsme et donne la mesure de sa puissance et de sa fécondité. Simplement aidé d'une pointe de silex, le Troglodyte périgourdin ou pyrénéen burine sur les matières dures ces gravures et ces sculptures d'animaux dont nous admirons le naturalisme expressif et vivant. Enfin, nombre de ces cavernes, dont ces tribus occupent l'entrée, continuent à être revêtues de peintures et de gravures dissimulées souvent dans les galeries les moins accessibles et vraisemblablement inspirées par de primitives conceptions religieuses. Sur le plafond d'Altamira, sorte de chapelle sixtine de l'art quaternaire, apparaissent des peintures polychrômes d'un style si libre et si évolué que les préhistoriens, saisis de surprise devant ces découvertes imprévues, ont longtemps hésité à en reconnaître l'authenticité.

La poterie aurait été connue des habitants de la Belgique dès les temps

éburnéens correspondant aux premières assises de l'époque du Renne, alors qu'à la même époque les tribus périgourdines et pyrénéennes n'en faisaient point usage. La poterie, attribuée en Belgique à l'époque du Renne, est d'une pâte grossière et mal cuite.

La caverne de Chaleux (Belgique) a livré de nombreuses coquilles fossiles originaires des gisements situés près de Reims, de Versailles et sur le territoire des Ardennes. Une station des environs d'Issoire (Puy-de-Dôme), présentait des coquilles fossiles des faluns de la Touraine. A Laugerie-Basse (Dordogne), se montraient des formes fossiles originaires des faluns de la Touraine et du Poitou; trois espèces étaient méditerranéennes. On n'a pas pu déterminer si ce transport des objets de parure résultait d'un véritable trafic ou de migrations de tribus quaternaires. Mais les diverses tribus de notre territoire ne vivaient pas dans un état d'iso-

lement. Leurs habitudes nomades facilitaient le développement des progrès matériels.

Dès le début des recherches sur l'homme paléolithique, la région du Périgord apparut comme le principal foyer de la civilisation de l'époque du Renne sur le sol de la Gaule.

C'est dans le voisinage des Eyzies, arrondissement de Sarlat, que se trouvent les célèbres stations des Eyzies, de la Madeleine, de Laugerie-Basse et de la Gorge d'Enfer. Là des Troglodytes aimaient à établir leurs campements, au pied des escarpements calcaires ou dans les cavités des falaises, qui enserrèrent la vallée de la Vézère, affluent de la Dordogne. Les roches en surplomb et les cavernes leur assuraient des gîtes nombreux. Les eaux de la Vézère leur procuraient une pêche abondante; de grands troupeaux de rennes et d'autres animaux erraient aux alentours, fournissant aux chasseurs leur gibier pré-

féré. Le nombre toujours croissant et la richesse archéologique des gisements témoignent hautement de la densité relative et de l'industrielle activité des familles humaines installées, tout au moins temporairement, dans ces abris.

Le département de la Corrèze est également riche en stations de l'époque du Renne. Le magdalénien est bien représenté dans les bassins de la Garonne et de l'Adour, dans le Lot et sur les rives de l'Aveyron, dans la région pyrénéenne, dans les départements de l'Ariège, des Landes et de l'Aude.

Dans le bassin de la Loire les découvertes deviennent beaucoup plus rares. La Bretagne n'a que deux stations.

Dans la Région du Sud-Est de la France, les départements de l'Ardèche et du Gard sont les seuls à posséder quelques gisements de cette époque.

Dans l'Est les stations de l'époque du Renne apparaissent de nouveau se re-

liant d'une part aux importants gisements de la Belgique pour la vallée de la Meuse, et d'autre part à ceux du territoire helvétique.

Les stations magdaléniennes, de la Belgique, sont situées pour la plupart dans les vallées de la Lesse et de la Meuse.

En Angleterre, deux cavernes ont présenté, aux fouilles, une assise magdalénienne.

La Suisse du Nord compte, après la France méridionale et la Belgique, parmi les régions possédant les plus importantes stations magdaléniennes.

La grande extension glaciaire avait rendu longtemps inhabitables les provinces septentrionales de l'Allemagne. Au Sud le glacier des Alpes poussait ses moraines jusqu'au Wurtemberg. Mais le magdalénien, étant post-glaciaire en Allemagne comme en Suisse, peut se trouver au-dessus des

moraines; il en est ainsi à Schussenried (Wurtemberg).

Le synchronisme de quelques stations de l'Europe centrale avec nos gisements magdaléniens paraît établi par la similitude de l'outillage et par celle de la Faune en Autriche-Hongrie, en Pologne, en Ukraine.

Au sud de l'Europe, le magdalénien n'est connu jusqu'à ce jour que dans les provinces septentrionales de la Péninsule ibérique.

* * *

Des humains habitaient sur les pentes des montagnes des Pyrénées. La grotte du Mas d'Azil est située dans le département de l'Ariège. C'est une vaste galerie souterraine, longue de 400 mètres environ que traversent les eaux bruyantes de l'Arise. C'est là que Piette découvrit, intercalées entre les foyers de l'époque du Renne et de l'âge néolithique, deux assises intermédiaires.

res dites *azilienne* et *arisiennne*. Ces assises étaient superposées.

A... (1^m46). Terre graveleuse, quelques foyers.

B... (0^m83). Couche archéologique noire, époque du Renne. Foyers et cendres. Silex magdaléniens, aiguilles, harpons en bois de renne. Ossements de renne.

C... (1^m50). Limon jaune fluviatile, se débitant en minces feuillets représentant suivant Piette, autant d'inondations de l'Arise.

D... (0^m30). Couche archéologique noire, époque du Renne. Harpons en bois de renne ; quelques-uns en ramure de cerf élaphe. Renne rare, Cerf élaphe abondant.

E... (1^m24). Limon jaune fluviatile semblable à celui de la couche C.

F... (0^m15 à 0^m80). Couche archéologique rougeâtre. Période dite *azilienne*, Cerf abondant, pas de Renne. Harpons aplatis et perforés en bois de

cerf. Pas d'instruments en pierre polie.

G... (0^m10 à 0^m60). Couche archéologique, contenant des lits de coquilles d'*Helix nemoralis* et des instruments polis. Piette désigne sous le nom de période *arisiennne* cette couche coquillière appartenant à l'aurore du néolithique (5000 avant notre ère).

H... (0^m30 à 1^m20). Assise néolithique (5000-2500), du cuivre (2500-1900) se terminant par une cachette de fondeur du bronze riche en étain (1900-900).

I... (0^m20 à 0^m40). Poterie gauloise. Au sommet épingles romaines, etc. (900-0).

On peut essayer d'apprécier la durée du temps nécessaire à la formation des couches (C, E) de limon jaune fluviale se débitant en minces feuillets, représentant suivant Piette autant d'inondations de l'Arise. Un minimum de 200 ans paraît avoir été nécessaire pour couvrir la couche présentant ex-

clusivement des ossements de renne et permettre le dépôt de la couche présentant exclusivement des ossements de cerf élaphe au lieu et place d'ossements du renne.

Il a peut-être fallu beaucoup plus de temps pour réaliser le plus grand changement causé par les variations du climat et constaté entre la faune des steppes et la faune des tourbières ?

L'abondance des coquilles d'*Helix nemoralis* dans les vestiges des repas des habitants de la grotte du Mas d'Azil (ces coquilles formaient dans les cendres des amas hauts de 30 centimètres sur une longueur de 10 à 15 mètres) dénote l'humidité du climat arisien, fait confirmé par les limons fluviatiles de l'Arise.

La fréquence des précipitations atmosphériques chassa vers le nord les derniers représentants de la faune des steppes, enlevant ainsi aux habitants de la Gaule future leur principale res-

source alimentaire, les obligeant à se réfugier près des côtes de l'Océan où les phoques et les coquillages de la mer devinrent leurs principaux aliments. Des « amas de coquilles », se manifestant sur les côtes occidentales d'Europe depuis le Danemark jusqu'au Portugal, sont dûs aux mêmes causes que les amas de coquilles d'*Helix nemoralis* des Arisiens de l'Ardèche. Ceux-ci étaient amenés à faire leur principal aliment des coquillages d'un pays où le climat humide prédominait.

Un régime favorable à la formation des *tourbières* s'établit dans toutes nos contrées de France. Puis peu à peu de vastes forêts tendent à couvrir le sol sur les points où d'innombrables lacs et tourbières leur en laisseront la possibilité.

En France, les gisements aziliens se trouvent dans l'Ariège, les Hautes-

Pyrénées et la Haute-Garonne, dans le Gard et la Dordogne.

Aux Iles Britanniques, on trouve dans les cavernes d'Oban (Ecosse) des harpons plats en bois de cerf, une faune actuelle; dans les restes des repas, abondance des coquilles de mollusques, absence de poteries et de haches polies.

* * *

En Danemark, les Kjokkenmoddings, monticules constitués d'amas de coquilles, d'écaillés d'huitres et de coquillages divers mêlés à des ossements d'animaux, à des arêtes de poissons. Des objets ouvrés, silex, bois de cerf, os, poterie, appartiennent à la plus ancienne industrie de la pierre en Danemark. L'outil caractéristique est le *tranchet*. Les instruments en pierre polie font défaut.

Les Kjokkenmoddings représentent des emplacements d'habitation où une

misérable population, vivant principalement de la pêche et de la chasse, entassait ainsi au bord de la mer les débris de ses repas et les rebuts de son industrie. Les habitants de ce pays où le quaternaire fait défaut ne possédaient pas d'animal domestique autre que le *chien*. Le renne n'est pas représenté dans les débris de leurs repas. Le plus grand nombre de ces tertres peut être postérieur à la période azilienne du midi de la France.

En France des *amas de coquilles* ont été signalés sur divers points du littoral occidental.

Les amas de coquillages du Portugal se distinguent par l'abondance des squelettes accroupis disséminés dans leur masse.



Après la période magdalénienne une période de transition se dessine. Un climat tempéré, tout d'abord très hu-

mide et favorable à la formation des *tourbières*, succède au froid sec des temps magdaléniens. Les glaciers sont désormais contenus dans leurs limites actuelles. Le renne disparaît et se retire vers les régions boréales. Dans un temps plus ou moins long il sera remplacé par le cerf élaphe au fur et à mesure du développement des forêts sur le sol de la Gaule.

Les traces de l'activité humaine tendent plutôt à se réduire en nombre, en importance relative. On constate dans le domaine artistique, au lieu d'acquisitions nouvelles, la ruine totale de l'art magdalénien. On ne retrouve plus les délicats ouvrages de sculpture, de gravure et de peinture qui prêtent tant d'intérêt à l'étude de l'époque du Renne.

Le passage du paléolithique au néolithique semblait, il y a peu d'années encore, s'être opéré brusquement et sans transition. Les deux phases étaient comme séparées par des cloisons étan-

ches. Leurs caractères différentiels semblaient si opposés, qu'à l'origine des études préhistoriques, quelques préhistoriens observant, en effet, dans le remplissage de quelques cavernes une couche plus ou moins épaisse de débris stériles entre les niveaux quaternaires et l'assise néolithique, allèrent jusqu'à pouvoir admettre la disparition complète de la race humaine dans l'Europe occidentale, lors de l'émigration de la faune boréale.

Après le départ des chasseurs de rennes, des peuples orientaux venus en conquérants d'une région voisine du Caucase auraient apporté en Gaule la civilisation néolithique, c'est-à-dire la hache polie, les animaux domestiques, les céréales, les monuments mégalithiques, le culte funéraire et les premières croyances religieuses. Telle est la doctrine qu'a défendue encore G. de Mortillet dans son dernier ouvrage (1900).

Les tribus magdaléniennes, demeurées dans leur pays d'origine, ont déperissé par suite du développement des chutes atmosphériques transformant les régions entre le groupe glaciaire et la péninsule ibérique en surfaces de tourbières, en lacs innombrables et en surfaces ravinées, nullement aptes à une fertilité nouvelle. Le renne n'y trouve plus d'aliments, le cerf élaphe n'y en trouve pas encore. Dans certaines régions mieux partagées, des forêts de bouleaux se développent, d'autres espèces d'arbres prennent naissance. Mais ce ne peut être l'œuvre ni d'une année, ni d'un siècle ?

Quand ces régions posséderont enfin une fertilité nouvelle, utilisable pour des hommes ayant domestiqué les animaux et commencé à pratiquer l'agriculture, elles verront cette fertilité longtemps inutilisée par le petit nombre d'hommes purement chasseurs et pêcheurs ayant pu traverser la période

de transition. L'examen détaillé des trouvailles archéologiques de l'époque de transition a montré la prédominance des coquillages parmi les débris de cuisine laissés par les descendants survivants des hommes magdaléniens. La disparition du renne, gibier préféré de ces chasseurs, explique la disparition ou l'émigration des magdaléniens. L'abondance du cerf élaphe, de l'ours, du chevreuil et du sanglier n'a pu se développer que si les forêts et le dessèchement des terrains se sont développés très vite, ce qui paraît impossible.



Un certain nombre de stations néolithiques du nord de la France ont livré un outillage en silex où l'on observe l'apparition de deux outils nouveaux le *tranchet* et le *pic*. La hache polie y est très rare. Ces stations ont été classées sous le nom d'époque *campignienne*.

« Ces stations, disait G. de Mortillet, pourraient bien représenter en France le commencement de l'époque *néolithique*. » Doit-on au contraire le tenir pour l'une des divisions chronologiques de l'âge de la pierre ? Les avis des auteurs les plus autorisés sont partagés à ce sujet.

L'extrême rareté des stratifications néolithiques, l'absence de toute sépulture campignienne engagent, selon M. J. Dechelette, à se montrer circonspect.

Si le campignien eut dans l'Europe du Nord une durée notable antérieurement à la période des haches en silex poli, en France il semble se présenter parfois, sur certains points, comme un des facies régionaux du néolithique.

Le *tranchet* est une sorte de coupoir de forme triangulaire pris dans un gros éclat de silex. Il importe de distinguer d'après leurs dimensions les grands et les petits tranchets. Ces derniers se

trouveront en France, sous l'aspect de flèches à tranchant transversal, dans les dépôts tumulaires où ils ne sont pas rares et où les grands tranchets n'ont jamais été signalés.

En Scandinavie, où les tranchets et les haches polies sont extrêmement abondants, on ne rencontre jamais ces deux types d'instruments associés dans un même dépôt. Le tranchet peut donc être considéré comme le prototype de la hache polie en silex. Ils servaient aux mêmes usages.

On donne le nom de *pics* à des silex longs et étroits, taillés à grands éclats et terminés par une pointe mousse. Comme on a parfois recueilli cet outil dans des exploitations ou carrières de silex, on suppose qu'il devait être emmanché et servir à bêcher la terre.

* * *

L'existence des *précipitations atmos-*

phériques intenses et prolongées, la disparition de la faune magdalénienne, l'apparition successive des tourbières, des arbres, des plantes et de la faune des temps modernes conduisent à admettre une période de transition assez longue entre le magdalénien et le néolithique. L'apparition des Kjekkenmoddings sur les côtes occidentales alors que la période azilienne se manifeste sur un petit espace du midi de la France confirme cette conjoncture. La question se pose de nouveau. Les Magdaléniens ont-ils émigré? Aucune trace n'indique une réponse plausible. Ils ont disparu en même temps que le Renne, leur aliment principal et leur nombre s'est réduit d'année en année avec la limitation des aliments comme les Fuégiens de la Terre de Feu de 1846 à 1882. Leurs derniers survivants ont trouvé à l'embouchure de la Gironde les poissons et les coquillages qui leur ont permis de mener l'existence des

hommes des « amas de coquilles » au Danemark et au Portugal. Quelques groupes infimes se réfugiaient dans les grottes et les cavernes aziliennes. Comme toutes les peuplades au stade des « amas de coquilles », ces survivants trouvaient dans les bouleaux avoisinant les tourbières, les éléments des pirogues légères qui peuvent être fabriquées avec l'aide d'un outil tranchant primitif, une coquille de moule au bord tranchant aiguisé sur un galet. Il fut donc possible à quelques familles d'atteindre même les Iles Britanniques.

* * *

Dans cette ère quaternaire on ne tarde pas à constater que l'*industrie* dépend des temps, des milieux, de l'espace mais surtout de l'esprit humain. Elle dépend des efforts intellectuels de chaque homme pour satisfaire et développer ses *besoins* multiples,

La période magdalénienne constate l'arrêt de la période glaciaire, son recul lent et prolongé. Des *précipitations atmosphériques* changent l'état du climat et de la faune et transforment la civilisation magdalénienne en ses débris aziliens, arisiens, amas de coquilles et campigniens.

* * *

La masse énorme des alluvions recouvrant les plus anciens vestiges de l'outillage chelléen démontre nettement la *haute ancienneté de l'homme*, attestée par les dépôts de remplissage superposés dans les cavernes aux foyers moustériens. Les siècles témoins de l'époque de la pierre polie, de l'âge du cuivre, de l'âge du bronze riche en étain, de l'âge du fer ne représentent qu'une période relativement courte comparativement à la durée du pleistocène.

Lyell et Lubbock plaçaient la principale phase glaciaire entre 240,000 et 850,000 avant notre ère. Pour G. de Mortillet l'humanité comptait depuis le début des temps quaternaires 230,000 à 240,000 ans d'existence. Au témoignage de M. de Lapparent résumant les vues de géologues autorisés : « La dernière *invasion glaciaire*, celle dont nos ancêtres paléolithiques ont connu et subi les vicissitudes, peut très bien n'avoir été enfermée que dans un nombre peu considérable de milliers d'années. »

Des travaux récents tendent à placer la période chelléenne au dernier interglaciaire. La multiplicité des phases glaciaires s'accorde mal avec les hypothèses attribuant l'origine des glaciers quaternaires à des phénomènes cosmiques, tel que l'excentricité de l'orbite terrestre combiné avec la précession des équinoxes.



On a recueilli des silex acheuléens et des ossements de la faune du mammoth avec des ossements humains ayant les caractères néanderthaloïdes. Cette *race* dite du *Néanderthal* est la première race fossile quaternaire que nous connaissons. Elle diffère d'une seconde race fossile quaternaire, apparemment plus récente, la *race* de *Cro-Magnon* ou de *Laugerie* représentée à l'époque du Renne.

Ce qui caractérise avant tout le type de *Néanderthal*, c'est la fuite du front, les arcades sourcilières en visière surplombent la face. Le front dans le type magdalénien est, à l'opposite, très haut, redressé, fortement bombé ; les saillies sourcilières sans être absentes s'y présentent avec un développement modéré.

Les découvertes des grottes de *Grimaldi* ont établi l'existence d'une forme dite *négroïde*.

A l'intérieur d'une caverne de la

Lozère, dans des couches non remaniées du moustérien inférieur, il a été retrouvé les restes d'un vieillard. Le crâne présente les caractères néanderthaloïdes plus marqués que le type adopté. Ce crâne, le plus ancien connu jusqu'à ce jour, est d'aspect négroïde et dénote un être de beaucoup inférieur aux plus inférieurs des hommes vivants de nos jours.

Tous ces crânes quaternaires, sans exception, rentrent dans la série dolicocephale.



IV

LA PÉRIODE GLACIAIRE

Les modifications continentales pliocènes eurent beaucoup d'importance en ce qui concerne les reliefs de l'Europe et par suite la nature de son climat.

Les mouvements ne cessèrent pas avec l'époque tertiaire ; ils se sont poursuivis au cours du pleistocène et se continuent encore de nos jours.

Ces émerSIONS et immersions dues à la plasticité de l'écorce terrestre se manifestent en vertu des lois de com-

pensation dictées par l'invariabilité relative du volume terrestre.

Les phénomènes dûs à la plasticité de l'écorce terrestre sont les éruptions volcaniques, les secousses sismiques et les déformations plus ou moins lentes de la surface.

Les temps pleistocènes ont vu de nombreuses éruptions volcaniques, entre autres celles du massif central de France, les dernières de ce groupe.

Au nord de l'Europe, la Péninsule scandinave tout entière subit un mouvement de bascule ; le fond du golfe de Bothnie s'enfonçant de 1^m60 par siècle, tandis que la pointe méridionale de la Scanie se relève. Si ce mouvement continue, dans quelques siècles le golfe de Bothnie joindra la mer Blanche et le détroit danois sera reporté plus au sud vers le Sleswig ; la Scandinavie s'étendant au sud absorbera le Danemark.

Les fjords de Norwège, profonds et étendus, ne sont autres que des vallées

d'érosion qui n'ont pu se former qu'à l'air libre au cours du pliocène ou du pleistocène sous l'action des rivières. Ils contiennent aujourd'hui, par places, plusieurs centaines de mètres d'épaisseur d'eau. C'est donc de cette hauteur au moins que les Alpes scandinaves se sont *affaissées* depuis le creusement de leurs vallées.

Les Alpes norvégiennes ont été beaucoup plus élevées qu'elles ne sont maintenant et par suite elles offraient jadis plus qu'aujourd'hui des conditions plus favorables à l'accumulation des *nèvés*. La tranche pluviale dans un courant atmosphérique est d'autant plus épaisse que le courant, arrêté par un obstacle, est forcé de s'élever plus rapidement. L'air devenant plus froid (1° par 100 mètres) se décharge d'autant plus rapidement de son humidité. La grande muraille scandinave joua, vis-à-vis des vents océaniques, le même rôle que joue l'Himalaya par rapport à ceux des

purent naître, sans quoi devenus comme les plateaux, hauts de 5 à 6,000 mètres, l'air dépassant — 50° et — tient plus d'humidité.

Les glaciers descendent d'autant plus bas qu'ils sont mieux approvisionnés en *nèvés*.

Le principe de la conduite de l'atmosphère est le principe de celle des glaciers.

Pour les grands glaciers scandinaves le centre principal des précipitations se trouvait dans l'ossature rocheuse des Alpes norvégiennes plus élevées qu'aujourd'hui.

Le sol de la mer du Nord reliait l'Angleterre à la Norvège de la Manche également soulignée, ce qui reliait les Iles Britanniques à l'Europe continentale.

La Scandinavie surélevée se reliait à l'Allemagne du Nord.

Les limites méridionales de ces glaciers énormes suivaient le

tropiques (à Chena Pongée, Indes, il tombe une moyenne de 12 à 14 mètres d'eau). Les pays jadis occupés par les glaciers se font d'ailleurs remarquer par la grande quantité d'eau qu'ils reçoivent sur quelques points : (Bergen 2^m60 ; Stychaid, Cumberland, 4^m72).

Cet affaissement s'est produit en même temps que celui des pays situés entre la Scandinavie et la côte anglaise, dont les îles Orkney et Shetland ne sont que les ruines ; que celui du banc de l'île porphyrique de Rockall, long de 160 kilomètres, large de 80, sur lequel la drague recueille par 200 m. de fond des mollusques morts depuis longtemps et appartenant à une forme beaucoup moins profonde. Cet affaissement s'est produit en même temps que celui de la *surface* du plateau de Cent Brasses (180 m.) qui entoure notre littoral du Nord ; que celui des terres joignant jadis l'Europe à l'Islande, au Groënland. Ce mouvement semble se pour-

de la mer

ger Bank,

ramené un

ts de mam-

rennes, etc.,

u était jadis

ur le Longfor-

quilles roulées

des mollusques

zone des marées,

ésence à une pro-

es qu'en ce lieu

affaissé d'autant.

mer du Nord ne

à la fin du quater-

de gisements chel-

ce plateau avait été

omme chelléen, il y a

ns (Rutot).

ocène avait vu de gran-

ons. Le monde entier se

grands lacs. Par leur mo-

de les *glaciers norvégiens*

ils seraient
eaux tibé-
mètres, où
80° ne con-

autant plus
ionnés de

est donc

quater-
glaces se
euse des
es alors

émergé
celui
é joi-
urope

liait à

cet
sud

de l'Irlande, passaient à Londres, Anvers, au sud de Berlin, de Moscou, touchaient aux plages septentrionales du lac arabo-caspien et vers l'Oural remontaient droit au Nord.

Aux temps quaternaires les glaciers de l'Europe couvraient une surface d'environ 4,000,000 de kilomètres carrés.

Le glacier du Rhône, réduit aujourd'hui à 4,000 kilomètres carrés, en couvrait 150,000. Il s'étendait jusqu'à Lyon. Ses névés s'élevaient jusqu'à 3,550 mètres d'altitude et avaient une puissance par place de 1,080 mètres. Au nord il se joignait aux glaciers du Rhin et du Danube.

Les Pyrénées, le Massif Central de la France, le Jura et la Corse avaient aussi leurs glaciers.

Les formations erratiques de tout le nord européen renferment en grandes proportions des roches d'origine norvégienne et suédoise.



L'origine des glaciers pleistocènes semble devoir être attribuée d'une part à l'ouverture de l'Atlantique par l'effondrement de ses terres, d'autre part à la surrection compensatrice des massifs scandinaves pour l'Europe, groënlandais pour l'Amérique.

Leur disparition serait due à l'affaissement des deux masses condensatrices.

Ces périodes de croissance et de décroissance correspondraient, après le retard nécessaire, soit à des perturbations atmosphériques, soit à des oscillations de l'écorce terrestre, accroissant ou restreignant les surfaces liquides, modifiant la nature des courants atmosphériques, diminuant l'altitude des réceptacles.

Ces phénomènes sont désignés par M. G. de Morgan : phase *glaciaire* quand

il y a extension, phase *interglaciaire* quand un recul important a fait quitter aux glaces un territoire important.

La formation de glaces aussi considérables ne fut pas sans modifier très sensiblement le climat. Nées de la chaleur, ces neiges abaissèrent la température et modifièrent les conditions de la vie suivant que l'expansion des nappes réfrigérantes était plus ou moins grande.

Puis les glaciers disparurent ne laissant dans nos montagnes que des ruines de leur grandeur passée, et le climat actuel s'établit.

Tandis qu'en Europe la température moyenne se relevait, la Sibérie devenait un pays glacé. Après la période glaciaire la chaîne scandinave et les pays du Nord commencèrent ce mouvement d'immersion qui créa la Manche et la mer du Nord et qui se continue sur les côtes de Hollande, d'Angleterre et de France.

Le lac ouralo-caspien, dont les anciens rivages se voient au pied des montagnes de Mazandéran et du Ghilan, ne se trouvant plus alimenté par la fonte des neiges de l'Altaï, du plateau persan et des autres massifs voisins commença son assèchement.

La fonte d'aussi grandes masses de glaces ne se fit pas sans amener des changements importants dans le relief topographique du sol, outre le creusement des vallées, la formation de lacs étendus, et des lacs-barrages dont l'Écosse, la Suisse et le Groënland montrent des exemples fréquents. Lorsque ces lacs-barrages finissaient par rompre leurs barrières, ils causaient dans les pays situés en aval, dans un temps court, de véritables cataclysmes.

Enfin lors de la fonte définitive des glaces, de nouvelles inondations prolongées survinrent et à cet ensemble compliqué le *diluvium* doit son origine.

Ce dépôt ne s'est pas fait en une seule période ; il est le résultat d'alluvions successives, dues à des phénomènes successifs eux-mêmes, mais désordonnés. Ainsi dans nos alluvions quaternaires, il en est qui peuvent appartenir au pliocène supérieur, époque de l'apparition des glaciers ; il en est de contemporaines des diverses phases glaciaires et interglaciaires ; mais la majeure partie semble due à la *disparition des glaciers*.

Le Déluge chaldéen de Bérose, le Déluge indien dans le Çatapata Brahmana, le Déluge d'Ogygès, de Deucalion et de Dardanos en Grèce, le Déluge des Lithuaniens et de tous les peuples indo-européens semblent en relations avec cette fin de la période glaciaire (1).

(1) Fr. Lenormant. *Histoire ancienne de l'Orient*, Le Déluge.

Les masses énormes du liquide rendu au sol apportèrent une grande humidité dans l'atmosphère ; il en résulta des *pluies intenses*.

Durant les perturbations glaciaires, les animaux, comme les plantes ne firent qu'osciller entre les tropiques et les régions polaires, modifiant leur habitat, suivant leurs besoins, d'après les ressources qu'ils rencontraient. Bien des formes disparurent de nos latitudes, par exemple les mammifères herbivores qui, abandonnant l'Europe, la Sibérie, continuèrent à vivre dans l'Afrique centrale et dans l'Asie méridionale où ils existaient dès l'époque quaternaire.

Ces transformations de la vie animale ont toujours eu lieu, même durant les temps humains, parce que, fréquemment les *climats* se sont *modifiés* et partout en même temps aussi la *Flore*, cause première de la *Faune* d'un pays,

Cette Flore est, au moins pour un grand nombre des éléments qui la composent, un legs du passé. Chacun des groupes, qu'on y peut distinguer, doit avoir son histoire, souvent très ancienne. Et il en est qui sont aujourd'hui dans la toute-puissance de leur développement comme il en est d'autres réduits à ne plus offrir qu'un petit nombre de types, derniers survivants d'un ensemble dont la prospérité réclamait d'autres conditions (1).

Ainsi on ne peut pas dire que le Mammouth fut plus répandu en Sibérie qu'en Europe, car dans certains graviers de la France on rencontre ses restes en abondance extrême. Toutefois ce n'est que dans les Tsoundras sibériens qu'on le trouve parfaitement conservé, gelé depuis des milliers d'années, ayant encore entre les dents les

(1) M. de Lapparent.

fragments des végétaux, bouleau, mélèze, épicéa, dont il se nourrissait.

Ces grands herbivores ont disparu, parce que le froid a fait périr la *végétation* dont ils s'alimentaient et les cadavres, de ceux-là seuls, ont été conservés, qui étaient tombés dans les crevasses des anciens glaciers.

La masse énorme des névés durcis que renfermaient les glaciers détermina, avant et lors de sa fusion, de grands *courants d'eau*, d'impétuosité variable suivant que les lacs-barrages étaient plus ou moins volumineux, que les glaces fondaient plus ou moins rapidement. Ces courants d'eau, fréquemment très violents, désagrégeaient sur leurs passages toutes les couches meubles, la terre végétale tertiaire, les roches tendres, telles que les sables, les argiles, les marnes, la craie; ils entraînaient au loin les particules légères pour abandonner au fond de leur lit momentanément les matières dures demeurées

en noyau, d'un transport plus difficile. C'est ainsi que dans les dépôts de *diluvium*, on trouve à la base, des couches plus ou moins épaisses de galets.

Puis l'intensité du courant décrut, permettant à des sédiments plus fins, graviers, sables, argiles enfin, de se déposer. De nouvelles crues survinrent encore, correspondant à de nouveaux cataclysmes ; elles recouvrirent les premiers sédiments de lits supérieurs composés de gros éléments.

Enfin les grands glaciers disparurent et les *eaux lentes* de leur dernière fonte, jointes à celles des *pluies* terminèrent la série du *diluvium* par des dépôts sableux et boueux. Le régime actuel des eaux, la topographie moderne étaient définitivement fixés.

La disparition des glaciers, certaines oscillations de la croûte terrestre ont, à la fin du pleistocène, complètement modifié les conditions de la vie sur le globe, l'aire habitable s'est restreinte

par places, étendue dans d'autres. Il en est résulté de grands mouvements dans les peuples ; l'Orient s'est mêlé à l'Occident.

En ce qui concerne l'occident de l'Europe, dans les vallées marécageuses la *tourbe* a commencé de se manifester abondamment pendant les temps de l'azilien, des amas de coquilles, du cam-pignien. A mesure que la température se réchauffe les forêts de bouleaux d'abord, puis d'autres bois, tendent à se développer ; la flore et la faune changent. La terre de l'Europe occidentale est alors prête à recevoir les migrants venant de l'Orient.



En Chaldée, au début des temps tertiaires, le sol de Suse, de Ninive et de Babylone était sous les mers.

Ce n'est qu'au yindobonien (miocène) que sortirent des mers l'Égypte,

l'Arabie, une grande partie de la Perse et de l'Asie Mineure.

Le pliocène supérieur accrut les altitudes dans le massif de l'Asie Mineure et de l'Iran. La dépression nilotique se creusa constituant un golfe profond. C'est probablement vers la fin du pliocène que s'est effectuée la grande poussée qui fit surgir le plateau iranien et que par compensation se sont creusées les deux fosses qui le bordent.

Le pleistocène apparaît dans l'Asie antérieure et l'Égypte. Dès lors l'*humidité* s'accroît. Le pays se couvre de lacs, de forêts, de prairies dans les parties basses et l'homme est à même de s'y développer en compagnie des pachydermes et d'une faune très nombreuse.

Mais survient la *période glaciaire*. Toutes les grandes altitudes se garnissent de névés. Le Taurus, l'Arménie, le Caucase, tout l'Iran, l'Indou-Kouch et le centre asiatique se couvrent de

glaciers, de champs de neige et pendant une longue succession de siècles, des millénaires peut-être, demeurent inhabitables. Quelques îlots glaciaires se forment dans le Liban. Seule la zone intermédiaire reste habitable.

Puis après des oscillations restées encore inconnues arrive la débâcle et ses alluvions, c'est le *déluge chaldéen* qui détruit tout : forêts, animaux et hommes sont engloutis. L'homme ne survit que grâce à ses bateaux, disent les légendes. Rapprocher des cataclysmes qui ont marqué la fin des grands glaciers les légendes chaldéenne, juive et grecque, etc., laisserait supposer qu'à l'aurore des époques historiques le souvenir des temps pleistocènes était encore vivant et que par suite cette période de la *fonte des glaces* ne serait pas aussi éloignée qu'on le pense généralement. L'Occident voit alors, en Europe, la *tourbe* se former dans les vallées de plus en plus maréca-

geuses, durant les temps de l'Azilien, des amas de coquilles et du Campignien, pendant une durée d'au moins deux siècles. C'est essentiellement la période manifeste des plus grandes et des plus persistantes *précipitations atmosphériques*.

Le souvenir du cataclysme nous a été transmis par les Sémites de Chaldée, mais eux-mêmes l'avaient reçu des peuples plus anciens qu'eux dans le pays, des descendants de tribus pleistocènes. Chassés de leurs plaines par les inondations, ne sachant à quels territoires confier leur existence, les humains durent vivre d'une façon bien errante pendant ces temps troublés. De grandes vallées se creusent, la terre se couvre de cailloux roulés, se parsème de lacs en nombre infini, et aux formations tourbeuses, même sur les plus hautes collines des vallées.

Enfin les glaces étant, en majeure partie, fondues, l'équilibre s'est éta-

bli ; les fleuves ont adopté le cours qu'ils conserveront jusqu'à nous, tout en errant encore longtemps, fous dans les plaines.

Que reste-t-il après ce temps de cataclysmes, d'ouragans venus de l'Océan Atlantique et déversant d'une manière incessante des torrents d'eau depuis les Alpes scandinaves jusqu'aux montagnes d'Arménie ? De hautes montagnes encore glacées, des plateaux couverts de lacs, un désert caillouteux qui se refuse à la *végétation*. Ça et là en Arabie, en Ethiopie, sur le plateau Persan, au Caucase d'énormes volcans vomissaient le feu, les cendres et les laves. Le pleistocène marque en fait pour ces pays une ère de dévastation. Il prend fin, la *verdure* peut se développer sur les pentes moins inondées et moins caillouteuses. La nature, lentement, va réparer les ruines qu'elle a semées. Ce sont les fleuves qui par leurs incessants apports vont offrir à

l'homme des terrains cultivables. Traversant les alluvions, y creusant leur lit, ces cours d'eau issus d'Arménie et des pentes iraniennes, du Taurus et du Liban se fraient toujours un passage jusqu'à la mer et apportent les matériaux des hauts pays, fertilisant leurs rives, créant leurs deltas. Les deltas du Tigre et de l'Euphrate sont de véritables cônes de déjection où s'entassèrent d'abord les gros matériaux.

Les chaînes bordières de l'Iran, les montagnes d'Arménie, du Taurus, couvertes de neige pendant l'hiver, recevant les pluies du printemps, apportaient, comme de nos jours, aux diverses rivières en sortant, des quantités énormes d'eau, très variables suivant les saisons. Il se produisit des crues violentes qui, entraînant à la mer d'immenses quantités de boues, ont fait, dans les débuts surtout, très rapidement progresser les *estuaires*. Ces *inondations périodiques* existent encore

dans toutes les vallées de l'Asie antérieure ; mais elles perdent graduellement de leur importance.

La Chaldée se trouvait alors divisée en une foule d'ilots et de presqu'îles, bordées de roseaux, couvertes d'arbres et de prairies où vivaient les animaux sauvages les plus divers. A l'Orient s'élevait le massif iranien, aride, désolé, à peine échappé aux glaces et aux neiges, couvert de lacs et de plaines encore imprégnées du sel maritime, sans population autre que l'ours et la chèvre dans ses montagnes et que la gazelle sur les plateaux.

Dans le désert voisin du pays des *deux fleuves*, les gazelles et les autruches cotoyaient les bords de cette immense plaine marécageuse où abondaient le gibier et le poisson. Dans les rivières de l'Elam et de la Chaldée le poisson atteint parfois des dimensions énormes. Les poissons, dits de Tobie, ont 2 mètres de longueur.

En Chaldée, le sol d'une extrême richesse et perpétuellement humide, couvert de tamaris, de saules et de dattiers, offrait tout à la fois des fourrés impénétrables et des clairières où se développaient les graminées, parmi lesquelles le *froment*, l'*orge*, l'*avoine*, dont ces pays sont la patrie originelle.

C'est là, dans ce pays privilégié, entouré de toutes parts de déserts, que l'imagination des Orientaux a placé le *Paradis terrestre* (1). « C'était en effet le district le plus plantureux de toute l'Asie antérieure, et quand on y a vécu, il est aisé de se représenter ce qu'il devait renfermer de richesses spontanées, alors que l'homme ne l'avait encore dévasté par ses querelles aux temps historiques. »

(1) M. J. de Morgan. *Les premières civilisations*.



Cet homme était déjà en Chaldée avant les *grandes inondations* ; il s'est enfui de la Chaldée pendant les *grandes inondations* ; on le retrouve déjà en Chaldée, sur les collines, au bord des rivières, près des sources, dans ces mille petits oasis qui s'étaient formés de suite après les *grandes inondations*.

On rencontre fréquemment, près des sources et des ruisseaux, dans les vallons des derniers contreforts de l'Anti-Liban et de l'Iran des stations néolithiques et énéolithiques.

L'homme suivit pas à pas les progrès des limons sur la mer, occupant ce sol nouveau dès qu'il ne trembla plus sous ses pas. D'abord chasseur et pêcheur, il devint plus tard pasteur et cultivateur, se concentra dans les parties riches du pays, abandonnant aux bêtes sauvages toute la région désertique.

Le Caucase, l'Arménie et le nord de la Perse n'ont jamais été habités antérieurement à l'existence d'une *industrie des métaux* déjà fort avancée et relativement récente, n'ayant rien de commun avec celle de la Chaldée. Aucune migration très ancienne ne paraît avoir traversé ces régions jusqu'aux invasions aryennes.

On doit donc, en ce qui concerne les Pré-Sémites de la Mésopotamie, penser qu'ils étaient les descendants de ceux qui avaient connu les *temps glaciaires* et le *déluge*. Les observations anthropologiques concordent pleinement, à cet égard, avec les données archéologiques et linguistiques que notre temps possède.



En Chaldée, surtout dans le bas-pays, voisin de la mer, la distribution naturelle du sol en districts séparés

entre eux, ne se prêtant pas à la vie nomade, imposait aux tribus les règles de leurs premiers établissements, les usages qu'ils développèrent plus tard. Les hommes se groupèrent pour se protéger en commun des ennemis qui les entouraient : animaux *féroces* contre lesquels leurs combats furent incessants.

Les cylindres archaïques de la Chaldée et de l'Elam représentent pour la plupart des scènes d'animaux sauvages qui luttent entre eux et d'hommes qui combattent le *lion* et le *taureau*.

Chaque groupe humain s'établissait dans une terre, île ou presque île, grande assez pour subvenir à ses besoins. Il se forma, par la force des choses, des agglomérations sédentaires, qui bientôt construisirent de petites villes, centres où il était plus aisé de se défendre, de se nourrir ensemble.

La langue était, à peu de choses près, restée commune parce qu'elle descendait d'une seule souche et aussi parce que les diverses tribus n'étaient pas sans communiquer entre elles, mais elle fit place à la langue des envahisseurs sémites.

Dès 1856, Oppert démontrait l'existence d'une langue non-sémitique dans la Chaldée primitive.

L'existence des pré-chaldéens *sumériens* entraîne à sa suite le grand problème de l'origine de l'*écriture* et par suite de la civilisation.

En 1908, A. H. Sayce se prononce nettement : « les premiers habitants civilisés de la plaine alluviale de Babylone n'étaient ni Sémites, ni des Aryens, mais ils parlaient une langue agglutinante et c'est à eux que sont dûs tous les éléments de la culture babylonienne des derniers jours ».

Quant à la cause qui porta les Akkadiens à quitter leur patrie d'Arabie,

M. J. de Morgan dit : « Comparé à l'Arabie, la Chaldée était un pays privilégié ; les colons y affluèrent tentés par ses richesses, lentement d'abord et par groupes isolés, puis en plus grand nombre, jusqu'à imposer leurs volontés aux indigènes ».

Le premier départ des Sémites d'Arabie remonte à une très haute antiquité, peut-être entre 5,000 et 4,000 avant notre ère (?).

C'est aux *Sumériens* qu'on doit attribuer les premiers établissements fixés dans la Mésopotamie. entre 6,000 et 5,000 avant notre ère ; ce sont eux qui ont laissé des couches profondes dans les tells de Suse, de l'Elam, de la Chaldée, dans les vallées de Zagros, de l'Anti-Liban, etc., ouvertessur la plaine.

Leur première industrie est *néolithique* ; elle se fait remarquer par l'exiguité des instruments. La poterie primitive d'abord certainement grossière est encore inconnue. Elle apparaît seulement

alors qu'elle est devenue fine et habilement ornée de peinture.

Les stations néolithiques sont nombreuses ; il en existe vers le Liban, dans les plaines qui bordent l'Euphrate, à tous les points d'eau naturels. Au Sud, en Chaldée, les tells les plus anciens reposent sur des couches néolithiques.



LE DÉLUGE

L'événement naturel le plus considérable dont les hommes ont conservé le souvenir porte le nom de *Déluge* et l'on peut tenter de déterminer la base physique sur laquelle reposent les anciens récits. D'après M. Suess, l'auteur allemand, qui traita récemment ce sujet, les premiers documents sur lesquels on s'appuiera dans cette recherche sont les textes cunéiformes,

Dans les légendes et dans les livres sacrés de l'antiquité se trouvent de nombreux récits de grands événements naturels. Dans le nord de l'Europe prédominent les traditions qui se rapportent à des éruptions volcaniques; dans l'ancien comme dans le nouveau monde sont extrêmement répandues celles qui ont trait à des *inondations dévastatrices*.

D'après l'auteur allemand M. Suess, il faut, dès le commencement, avoir présent à l'esprit que, dans ces grandes inondations, les *précipitations atmosphériques* ne peuvent jamais jouer qu'un rôle subordonné. Les inondations d'origine fluviale sont nécessairement limitées. Si violentes qu'elles soient, elles ne peuvent dépasser une certaine étendue et elles s'écoulent en suivant toujours la pente des vallées. Au contraire les inondations que produisent les cyclones sont d'une extraordinaire violence et les plus violentes de toutes

sont celles qui ont pour cause les tremblements de terre.

Une seconde école, principalement française, tend à rapprocher le *déluge chaldéen* avec la fin de la *période glaciaire*. Elle est amenée à envisager la liaison qui semble exister entre les cyclones, les éruptions volcaniques, les tremblements de terre, les manifestations du grisou dans les mines et à penser que les effondrements et les surrections des surfaces de l'enveloppe terrestre ne pouvaient manquer d'être accompagnés par ce cortège de phénomènes physiques. Cela pouvait être vrai aux temps des époques azilienne, campignienne, et des amas de coquilles coïncidant avec les temps de la fonte des glaces en Asie antérieure.

Aux temps où les pays, les monts et les fleuves de l'Asie antérieure subissaient la même phase post-glaciaire, à quel signe les Chaldéens primitifs pou-

vaient-ils se croire en présence d'un danger *permanent* ?

Eruptions volcaniques, tremblements de terre, inondations des deltas par suite des cyclones, raz de marée aussi intenses et prolongés que l'on puisse imaginer, ces phénomènes sont tous caractérisés par une *instantanéité* relative. Ils peuvent durer des heures, des jours mais non des années ou des siècles. Le signe de danger le plus manifeste et le plus *permanent* pour les humains des régions soumises au contre-coup de la fin de la période glaciaire fut les *précipitations atmosphériques*. Celles-ci atteignaient une fréquence, une puissance telles que leur action tendait à transformer un pays fertile, un vrai paradis terrestre en une contrée infertile dont les humains devaient se résigner à s'éloigner sans espoir de retour. Les cours torrentiels des grands fleuves, la formation d'un nombre infini de lacs et de marécages

transformaient la Mésopotamie dans le même temps que les formations lacustres et les tourbières dans les pays aziliens et campigniens, sur les côtes aux amas de coquilles de l'Europe occidentale, établissaient un état de choses dont la Terre de Feu, en Amérique du Sud, offrait de 1846 à 1882 un fidèle portrait.

Les *précipitations atmosphériques* avec tout leur cortège (cyclones, tremblements de terre, éruptions volcaniques, raz de marée) parurent, aux Chaldéens primitifs, être le principal signe et la principale cause de la transformation régionale qui s'opérait sous leurs yeux.

Ce fut, pour eux, cette cause qui les obligeait à choisir entre l'émigration ou la mort.

Le 1^{er} novembre 1751 Lisbonne fut bouleversée par un puissant tremblement de terre ; les ondes soulevées par les secousses traversèrent l'Océan Atlantique et atteignirent les Antilles. Le 23 décembre 1857 un tremblement

de terre dévastait au Japon la ville de Simoda ; des ondes marines traversèrent tout le Pacifique nord jusqu'à la côte californienne. Le 13 août 1868, après la violente secousse qui avait ébranlé la côte péruvienne près d'Arica, les ondes soulevées atteignirent les Iles Sandwich, les Iles Samoa, la côte orientale de l'Australie, la Nouvelle-Zélande et les Iles Chatam. Lors du tremblement de terre d'Iquique, Pérou, 9 mai 1877, une houle se fit sentir à travers tout le Pacifique du Japon aux Iles Chatam.

Et malheur au pays qu'atteignent les vagues au voisinage du lieu où s'est produit la secousse. Le 28 octobre 1746 au Callao, Pérou, quelques tours des remparts ont pu résister à la violence du tremblement de terre. La mer commença par se retirer, puis elle se gonfla, s'enfla. (Callao est construite sur la pente d'une colline qui monte insensiblement jusqu'à Lima). Les eaux, se

précipitant du niveau très élevé qu'elles avaient atteint, se ruèrent avec fureur jusqu'à une grande distance à l'intérieur. La mer brisa la plus grande partie des navires qui étaient à l'ancre dans le port, souleva les autres par dessus les murs et les tours, les laissant au sec, bien au delà de la ville. Sur 500 habitants, 200 à peu près avaient survécu.

Des événements analogues se sont plusieurs fois produits en divers pays. La mer se retire loin de la côte ; elle se dresse comme un mur immense, puis se précipite dévastant tout sur le rivage ; les fleuves sont refoulés pour un temps court et limité et les villes sont détruites sous une action violente, *instantanée*, et qui ne persiste pas. L'étendue du malheur dépend, dans une large mesure, de la *configuration* des côtes et de l'*altitude* du pays.

Dans l'état actuel de nos connaissances, c'est seulement dans les îles, sur les côtes plates et dans les parties

basses des vallées et des grands fleuves que ces déluges sismiques peuvent se produire.

Les ravages causés par le formidable raz de marée qui suivit l'effondrement du volcan de Krakatoa (détroit de la Sonde), en 1883, ont été l'objet d'une enquête minutieuse. Les vagues, qui atteignaient 30 mètres de hauteur, balayèrent les parties basses du rivage à Java, à Sumatra et dans les îles voisines, faisant périr 36,417 personnes. L'ébranlement communiqué à la masse liquide, fit le tour complet du globe et se fit enregistrer jusque sur les côtes de France. Au sud de la Terre de Feu, non loin du Cap Horn, deux ondes se succédèrent à une demi-heure d'intervalle, durant chacune une demi-heure environ; les dénivellations totales ne dépassaient pas deux mètres. L'amiral Cloué, examinant l'enregistrement du marégraphe disait « que ces dénivellations étaient comparables, comme hau-

teurs relatives aux dénivellations des marées journalières de la région, mais les intervalles de temps n'étaient pas comparables ». La force de l'éruption volcanique avait pu perturber pendant environ deux heures l'influence de la pesanteur et l'influence des attractions solaire et lunaire, mais nullement stabiliser ces influences, même un jour seulement, et à *fortiori* pendant sept jours ou pendant un siècle.

L'interprétation du récit biblique se heurtait donc à de véritables difficultés lorsqu'on tentait une explication physique des événements qu'il rapporte. On ne pouvait pas davantage admettre que l'*arche* aurait pu être portée sur le sommet du mont Ararat par une vague sismique à moins que l'*arche* ne fût qu'un symbole divin transporté par les Chaldéens primitifs.

Le récit biblique est constitué par deux rédactions qui émanent de deux auteurs distincts. Ces deux rédactions

se reproduisent dans leurs traits essentiels et diffèrent l'une de l'autre bien qu'elles soient fondues en une seule. Elles diffèrent l'une de l'autre d'une manière frappante à la fois par l'allure générale de la narration et par le nom qui est donné dans chacune d'elles à la *divinité* que l'un des rédacteurs appelle *Yaveh*, tandis que l'autre la désigne par le pluriel *Elohim*.

On savait depuis longtemps, par un fragment qui avait été conservé des écrits de *Bérose* (prêtre babylonien, qui vivait de 330 à 260 avant notre ère), que dans la région du Bas-Euphrate avait survécu la tradition d'un *grand déluge*, qui présentait dans ses traits principaux une frappante ressemblance avec le récit biblique. Ce grand déluge se produit, d'après *Bérose*, qui s'appuie ici sur l'autorité des livres sacrés de Babylone, sous le règne de *Xisouthros*, fils d'*Oliartès*. *Kronos* annonce à *Xisouthros* en songe, que le 15 du mois



de Daisios, tous les hommes périraient dans un *déluge*. Il lui ordonna d'enfouir tous les écrits à *Sippara*, la ville du *soleil*, puis de construire un *navire*, de le munir de provisions, d'y monter avec sa famille, d'y faire entrer les animaux : volatiles et quadrupèdes. Xisouthros obéit ; le déluge survint et recouvrit tout le pays ; puis les eaux se retirèrent ; Xisouthros lâcha des oiseaux qui devaient lui apprendre où en étaient les choses ; il quitta enfin le navire et offrit, avec sa famille, un sacrifice aux dieux. En récompense de sa piété Xisouthros fut enlevé au ciel pour vivre parmi les *dieux*, et avec *lui*, sa *femme*, sa *filles* et le *pilote*.

Du vaisseau de Xisouthros, qui s'était enfin arrêté en Arménie, une partie subsisterait encore sur les monts Gordyéens ; et les pèlerins en rapportent l'*asphalte*, qu'ils ont raclé sur les débris ; on s'en sert pour repousser l'influence des maléfices. Quant aux compagnons

de Xisouthros, ils vinrent à Babylone, déterrèrent les écrits déposés à Sippara, fondèrent des villes nombreuses et reconstituèrent Babylone.

Une série de découvertes a fait connaître une plus large part de la littérature ancienne de la Basse-Chaldée et au nombre des documents ainsi mis au jour se trouve un nouveau *récit complet du Déluge* . Grâce aux archéologues anglais tels que Layard, Loftus, G. Smith, Hormuz et Russeau, des milliers de briques, couvertes d'inscriptions cunéiformes et qui constituent les restes de la bibliothèque de Ninive, ont été retirées des tas de débris de Koyoundjik et mises en étude.

Ces écrits ne sont pas seulement des écrits religieux mais ils se rapportent à toutes les branches de la science humaine. La plus grande partie des exemplaires de ces anciens ouvrages, qui sont parvenus jusqu'à nous, a été copiée sous le règne d'Assourbanipal

(670 avant notre ère) sur des exemplaires conservés dans les bibliothèques de Babylône, Kouta, Akkad, Our, Erech, Larsam, Nippour et autres villes. C'est en particulier le cas pour les tablettes dont il va être parlé.

Il est remarquable que le *récit du Déluge* ne se trouve point sur les tablettes qui racontent la naissance du monde, la chute de l'homme, la lutte du bien contre le mal. Il constitue un épisode d'une grande épopée où sont portés les hauts faits du héros *Gilgamès*. On possède divers exemplaires de cette épopée; ils ont été copiés par ordre d'Assourbanipal sur un texte beaucoup plus ancien, qui a été composé plus de deux mille ans avant notre ère et qui a été conservé dans la bibliothèque sacerdotale d'Erech. C'est à bon droit que G. Smith la considère comme une grande œuvre nationale. Elle se compose de douze chants. Le récit de la vie du héros

Gilgamès (il correspond au Nemrod biblique), qui est enfermé dans ses douze chants, repose sur un fondement *indubitablement historique*. Le onzième chant renferme le *récit du Déluge*.

Gilgamès a perdu son ami Eabani, il est malade et se rend à l'*embouchure des fleuves*, chez son aïeul *Kasisadra*, auquel, après qu'il avait échappé au déluge, les dieux avaient assigné ce lieu pour résidence ; sans jamais vieillir, il y vivait une *vie immortelle*. Gilgamès trouve son aïeul, le questionne sur les merveilleux événements auxquels il avait assisté et Kasisadra les lui raconte. On possède plusieurs traductions de ce récit, notamment celles de G. Smith, de J. Oppert, de F. Lenormant et de P. Haupt.

Voici l'analyse du récit de Kasisadra :

Col. I, lignes 8, 10. Paroles d'introduction adressées à Gilgamès.

17. Les grands dieux décident d'en-

voyer un *déluge* à l'antique ville de Shourripak, située sur l'Euphrate.

18, 19. Le dieu *Ea*, le maître de l'im-pénétrable sagesse, le dieu de la mer, était au conseil des dieux ; il fait part à Kasisadra de la résolution qui a été prise.

20, 27. Avertissement donné par *Ea* et ordre de construire un navire en pleine terre.

lignes 28, 31. Kasisadra tente de le contredire dans la crainte d'avoir à subir les moqueries du peuple et des vieillards.

Col. I, lignes 32, 45. Nouvelles et plus complètes instructions de *Ea* ; prédiction du déluge ; ordre donné à Kasisadra de prendre avec lui dans le bateau du blé, ses richesses, sa famille, ses serviteurs et ses servantes, ses parents, du bétail et des animaux sauvages.

46, 52. Kasisadra dit qu'il obéira,

bien que personne n'ait encore construit un navire de cette manière (ici une longue lacune).

Col. II, lignes 1, 24 (Le passage très incomplet se rapporte à la construction et au grément du bateau).

25, 29. Kasisadra réunit tout ce qu'il possède d'argent, d'or, et tout ce qu'il a de *semences de vie* et il fait monter dans le bateau, ses serviteurs, le bétail, les animaux sauvages et tous ses parents.

30, 36. Dernier avertissement par une voix. Crainte de Kasisadra.

37, 39. Il entre dans le bateau. Il en ferme la porte et le confie au pilote Bouzourkourgal.

40, 50. Description de l'événement.

Col. III, lignes 1, 3. Continuation de la description (incomplète).

4. Le frère ne se soucie pas de son frère (le fragment qui décrit la fuite et

la frayeur des hommes et des animaux n'appartient pas au récit du déluge).

5, 7. Crainte des dieux eux-mêmes. Ils s'enfuient jusque dans le ciel du dieu *Anou*.

8, 18. Lamentations de la déesse *Istar* sur la destruction des hommes. Les dieux pleurent sur ce qu'ont fait les *esprits des abîmes*.

19, 23. Durée de la tempête et du déluge, leur décroissance.

24, 30. Le bateau de *Kasisadra* flotte sur les eaux du déluge. Des cadavres surnagent çà et là. Premier regard jeté au dehors. *Kasisadra* fond en larmes.

31. Première apparition de la terre.

33, 36. Le bateau échoue sur la montagne du pays de *Nizir* et y demeure six jours.

37, 44. *Kasisadra* lâche une colombe, puis une hirondelle, puis enfin un corbeau.

45, 48. Il abandonne le bateau avec

tous ses compagnons et offre un sacrifice.

49, 50. Les dieux s'approchent.

51, 53. *Istar* lève dans les airs les grands arcs et jure de ne pas oublier.

Col. IV, lignes 1, 3. Tous les dieux peuvent s'approcher sauf *Bel* qui a causé le déluge.

4, 9. Colère de *Bel* parce que *Kasisadra* a été sauvé.

9, 11. Le dieu *Adar* désigne *Ea*.

12, 22. Justifications d'*Ea*. L'innocent ne doit pas payer pour le coupable. Les hommes pourront être décimés par les animaux féroces, la famine et la peste ; mais il n'y aura plus de déluge.

25, 30. *Bel* apaisé entre dans le bateau, met la main de *Kasisadra* dans celle de sa femme, les accueille tous deux parmi les dieux et les place à l'embouchure des fleuves.



Pour juger ce grand événement, le *Déluge*, il est important de savoir s'il a eu pour théâtre une plaine, et peut-être la partie basse d'une grande vallée ou bien un plateau, ou bien l'Europe et l'Asie antérieure depuis l'Euphrate jusqu'en Irlande.

Le onzième chant de l'épopée de Gilgamès désigne avec précision la ville de Schourippak où habitait Kasisadra et la montagne du pays de Nizir où aborda le bateau, comme deux points d'une même région où se manifesta la catastrophe.

La ville de Schourippak, située sur l'Euphrate, était déjà fort ancienne, lorsque les dieux, poussés par leur colère, y produisirent le déluge. Dans cette ville se trouvait une population nombreuse, habile dans l'art de construire les navires, de cela résulte la crainte même qu'éprouve Kasisadra

que l'on se moque de lui. Tous les auteurs placent cette ville au bas du fleuve Euphrate. A l'époque du Déluge, les deux fleuves étaient entièrement séparés, mais c'est à bon droit que Delitzsche oblige à se ressouvenir du lieu où habitait Kasisadra depuis le Déluge et où Gilgamès l'est allé chercher.

Col. III, ligne 80. Ils m'ont pris et m'ont placé au *loin* à l'embouchure des fleuves.

Ici deux solutions se présentent :

La première solution qui est celle du professeur allemand Suess, se résume ainsi qu'il suit :

Mais cette expression « l'embouchure des fleuves » peut toutefois s'expliquer, même si les deux fleuves (Euphrate et Tigre) étaient alors séparés l'un de l'autre, car à coup sûr ils ne se jetaient pas loin l'un de l'autre dans la mer. C'est en amont de ces alluvions récentes, sur un point situé

aujourd'hui très profondément dans l'intérieur de la plaine que se trouvait, sur le bord de l'Euphrate, la ville de Schourippak, qui était déjà très ancienne aux temps du Déluge.

Nous possédons pour la détermination du théâtre de l'événement une donnée positive qui se retrouve dans le récit de Kasisadra dans le fragment de Bérose et dans la rédaction élohiste de la Genèse, l'emploi de l'*asphalle* dans la construction du navire. Ainsworth et d'autres auteurs ont constaté, il y a longtemps déjà, que cette donnée se rapporte d'une façon précise à la constitution géologique du pays du Bas-Euphrate.

Col. II, ligne 9. Je visitai les fissures et j'ajoutai ce qui manquait.

10 Je versai à l'extérieur 3 sares de bitume.

11. Je versai à l'intérieur 3 sares de bitume.

Dans la colonne II sont décrites la

construction du bâtiment et sa division en compartiments (G. Smith, F. Lenormant).

Haupt traduit: (j'ai employé) 3 sares de bitume pour calfater et j'ai apporté trois sares d'huile minérale à l'intérieur.

Bérose raconte, qu'à une époque relativement récente on grattait encore le bitume qui se trouvait à l'extérieur du bateau et que l'on s'en servait comme remède.

Un petit fragment de brique porte le récit de l'enfance du roi Sargon I. « Ma mère était une princesse; mon père, je ne l'ai jamais connu... Ma mère, la princesse, m'a mis dans une petite corbeille de joncs; elle en a fermé les ouvertures avec du bitume. Elle m'a mis dans le fleuve qui ne m'a pas noyé. »

Il est dit de même dans l'*Exode* II-3, que la petite corbeille de roseaux, dans

laquelle Moïse avait été exposé, avait aussi été enduite de bitume.

Le bas-pays de l'Euphrate et du Tigre est entouré de hauteurs miocènes, riches en asphalte. L'ingénieur Cernik décrit ainsi les procédés employés pour le transport du naphte exploité à Hit sur l'Euphrate. « On se contente de tresser une grossière corbeille de roseaux, sans quille, et dont les membrures sont constituées par des branches de tamaris. On remplit les intervalles avec de la paille et des roseaux, et on pousse sur le tout, à l'intérieur et à l'extérieur, une abondante couche d'asphalte. Ces bateaux peuvent néanmoins porter des charges assez considérables. » Ainsi donc à Hit sur l'Euphrate, pour construire rapidement des bâtiments étanches et en état de porter une certaine charge, le même procédé est encore en usage, dont se servait Kasisadra, il y a des milliers d'années.

Le passage relatif à la Tour de Babel (*Genèse II-3*) précise *Dixitque alter ad primum suum : Venite, faciemus lateres et coquamus eos igni. Habueruntque lateres pro saxis et bitumen pro cœmento.*

Hérodote (*Clio*, 179) raconte comment on extrayait l'argile des fossés, qui entouraient la ville de Babylône, comment on faisait des briques, comment on les cuisait et comment, avec ces briques, on construisait des murs en se servant d'asphalte en guise de mortier. Mais l'asphalte provenait d'Is, ville située sur l'Euphrate à huit jours de Babylone. C'est l'Hit actuelle.

Toute cette argumentation de la première solution montre que l'asphalte ne manquait pas aux contemporains de Kasisadra pour confectionner rapidement un léger navire fluvial, mais ne précise nullement le *lieu* placé au loin, à l'embouchure des fleuves, où fut transporté Kasisadra. Il n'est question là que du Tigre, de l'Euphrate et de la

ville de Shourippak, point de départ de Kasisadra.



La seconde solution, qui est nôtre, rapproche le déluge chaldéen avec la fin de la période glaciaire, constate : qu'après le déluge il n'est indiqué aucun séjour de Kasisadra vers l'embouchure de l'Euphrate ; que dans les documents il existe un itinéraire pouvant indiquer la direction du *lieu* assigné pour séjour à cette nouvelle divinité, en dehors de la Chaldée ; qu'il n'existe pas d'autre itinéraire que celui de Gilgamès ; que l'itinéraire de Gilgamès remontant le cours de l'Euphrate, aboutit d'abord aux monts de l'Arménie et du Taurus ; que le héros poursuivant un long voyage dans la même direction vers les mers occidentales de l'Europe, par la route du Danube et du Rhin, aboutit à l'Océan, sur les rives

duquel il trouve son aïeul Kasisadra, devenu dieu. Le lieu, placé au loin, à l'embouchure des fleuves de l'Occident, est donc situé auprès des embouchures du Rhin, de l'Escaut, de la Seine, de la Loire et de la Garonne. C'est là que devra se manifester le séjour de Kasisadra et de sa femme devenus dieu et déesse d'un peuple migrateur, venu de la Mésopotamie, à la fin de la période glaciaire (5000 avant notre ère) établi dans la vallée du Danube, la Suisse, les vallées du Rhin, de la Seine, de la Loire, de la Garonne, établi sur l'Irlande, la Grande-Bretagne, sur les côtes de l'Armorique, de la Bretagne, de la Vendée, de l'Aunis et de l'Aquitaine.

En outre des bateaux bitumés, on rencontre encore sur l'Euphrate les *outrés* gonflés d'air et les *radeaux* composés par des groupes d'outrés, qui sont représentés dans les sculptures assyriennes et qu'Hérodote (I. 194)

décrit si complètement. Ces embarcations, d'après Hérodote, ne pouvaient être employées que pour descendre les fleuves et leur fret principal consistait en vin de dattes. Au siècle dernier, Rennel constatait que cette description d'Hérodote s'appliquait exactement aux embarcations encore en usage.

Le navire de Kasisadra doit emporter celui-ci, sa femme (un dieu et une déesse), sa famille, ses serviteurs, ses servantes, ses parents, du blé, toutes les semences de vie, ses richesses, du bétail et des animaux sauvages. Un seul navire, pour porter au moins l'équivalent de plusieurs centaines de personnes, ne peut avoir été construit sur le modèle des outres, des radeaux ou des corbeilles bitumées chaldéennes, ni enfin des navires égyptiens dont les éléments ne sont pas signalés en Basse-Chaldée. Le navire de Kasisadra doit donc être rangé parmi les

objets mythiques ou symboliques imaginaires comme la corbeille de joncs de Sargon I^{er}, le berceau de Moïse, la barque de Râ, le coffre d'Osiris ou de Persée.

Si l'on considère que Kasisadra doit emporter avec lui, au loin, comme un dieu véritable, comme un peuple migrateur classé sous le nom de la divinité dont il pratique le culte, non seulement tout son peuple, ses troupeaux et tous les animaux de la création, toutes les semences de vie, toutes les richesses de la terre, son prétendu navire prend la forme réelle de longues caravanes se succédant au cours des années, peut-être pendant des siècles. Les familles, les tribus migratrices se déplacent avec tout ce qu'elles peuvent d'objets utiles leur permettant de vivre et de se défendre contre tous les dangers au cours de ces migrations; sur la route qui conduit de l'embouchure de l'Euphrate jusqu'aux mers de

l'Europe occidentale. Le navire mythique prenait peut-être alors une forme voisine de l'*arche*, que porteront plus tard avec eux, les Hébreux remontant de la Chaldée vers la Syrie et l'Égypte.

Lorsqu'à la fin de la période diluvienne, dans les plaines de la Basse-Chaldée, les circonstances deviendront meilleures, les groupes du peuple de Kasisadra, restés sur les pentes des monts d'Arménie, redescendront vers l'Euphrate et viendront sur ses bords fonder à nouveau Babylône.

Quant au dieu Kasisadra et à la déesse sa femme, leur *lieu de séjour*, au loin, à l'*embouchure des fleuves* de l'Occident, pourra être précisé par les chants de l'épopée de Gilgamès. La plus grande difficulté pour se rendre un compte exact des faits résulte de la personnification de toutes les forces de la nature, mais cette difficulté n'est pas insurmontable.

Tous les avertissements relatifs au

Déluge viennent d'Ea, le sage dieu de la mer et de l'abîme. Il assistait au conseil lorsque les dieux ont décidé le déluge et il vient dire à son fidèle serviteur Kasisadra le châtement qui menace les hommes.

Col. I, page 20. Ecoute et sois attentif.

21. Homme de Schourippak, fils d'Oubaratoutou (Otiartès).

22. Abandonne ta maison, construis un vaisseau, sauve ce que tu peux sauver d'êtres vivants.

23. Ils veulent détruire la *semence de vie*, conserve à la vie.

24. Et fais rentrer la *semence de vie de chaque espèce* dans l'intérieur du navire.

Les buts sont nets et précis. Pour les dieux, il s'agit de détruire la *semence de vie*, c'est-à-dire d'amener une catastrophe générale et non pas une catastrophe locale. Pour le chef du peuple, il s'agit de fuir si possible en empor-

tant la semence de vie de chaque espèce utile.

Les précipitations atmosphériques de la fin de la période glaciaire expliquent le premier but ; les migrations des peuples du Bas-Euphrate vers les hauteurs de l'Arménie s'efforcent de réaliser le second but.

Ea, dieu de la mer et des abîmes, peut faire entendre ses avertissements par la voix des hommes, connaissant les régions de l'Europe et de l'Asie antérieure.

De quelle nature étaient ces avertissements du dieu de la mer ?

Ici encore se présentent deux solutions opposées.

« A mon avis, dit l'auteur allemand M. Suess, ce ne pouvaient être que de petits raz de marée, vraisemblablement d'origine sismique, des débordements de la mer sur ces rivages qui refoulèrent les eaux de l'Euphrate, jetèrent la terreur dans la ville de

Schourippak qui n'était pas très loin de la côte et déterminèrent à prendre des précautions. C'est la première solution.

Le dernier avertissement qui précède immédiatement l'embarquement est d'une autre nature.

Col. II, ligne 30. Comme le soleil indiquait le temps fixé.

31. Alors une voix dit : Au soir les *cieux pleuvront* la perdition.

33. Le temps marqué est venu

34. dit la voix, au soir les *cieux pleuvront* la perdition.

Les *précipitations atmosphériques* sont en action sur toute l'Europe et sur toute l'Asie antérieure; elles vont prendre une intensité croissante sur le Bas-Euphrate et c'est la deuxième solution.

Bérose et l'Elohiste n'y contredisent pas.

Col. II, ligne 39. Le navire a été confié au pilote Bouzourkourgal.

Il ne s'agirait donc plus d'une maison flottante, mais d'un navire pouvant se diriger vers la haute mer. L'impossibilité d'y placer toute sa cargaison future conduit à l'envisager plutôt sous l'aspect d'une caravane dirigée par un guide expérimenté, choisi parmi les chasseurs, les commerçants suivant les voies terrestres, fluviales ou maritimes.

Col. II, ligne 40. Alors l'eau de l'aurore au lever du jour s'éleva

41. des fondements du ciel en un nuage noir,

42. en son milieu, Ramman fit tonner son tonnerre.

43. Tandis que Nébo et Scharrou marchent l'un vers l'autre,

44. Les porteurs de trônes parcourent la montagne et la plaine.

45. Nergal, le puissant Dieu, déchaîne les tourbillons,

46. Adar fait constamment déborder les canaux.

47. Les Anounaki font monter les flots.

48. Ils font trembler la terre par leur puissance.

49. L'inondation de Ramman se gonfle jusqu'au ciel.

50. Toute lumière dépérit en (obscurité).

Lenormant traduit : sans éclat en désert le sol fut changé.

Col. III, ligne 1. En un jour ils dévastèrent les... de la terre, comme...

2. furieusement soufflait...

3. les... les amènent pour la lutte contre les hommes,

4. Les hommes ne se reconnaissent plus. Dans le ciel

5. les dieux craignent le déluge et

Lenormant traduit : les dieux craignent la trombe et

6. cherchent un refuge, montant au ciel du dieu Anou.

7. Comme un chien sur sa couche les dieux s'accroupissent sur la grille des cieux.

L'ordre même dans lequel sont rapportés les événements fait comprendre cette saisissante gradation de phénomènes si semblables aux tempêtes cycloniques de l'Océan ; elle commence par l'apparition d'un nuage noir et se développe avec les vents, les tourbillons, les orages et les pluies. Les formidables précipitations atmosphériques de chaque saison semblent multipliées par la naissance d'ouragans réitérés, se succédant à des intervalles. Les ouragans, qui apportent des torrents d'eau toujours plus grands sur les continents de l'Europe et de l'Asie antérieure, doivent avoir une cause anormale et de longue durée. Il n'est, jusqu'à présent, possible d'en discerner qu'une seule à la surface de ces régions. La surrection des Alpes

norvégiennes ayant amené la période glaciaire, l'effondrement des Alpes norvégiennes détermine les précipitations atmosphériques marquant la fonte des glaces.

Et les forces naturelles réagissent les unes sur les autres. Les variations des surfaces continentales exposées à la chaleur solaire, les variations de température donnent naissance aux courants aériens; les tempêtes cycloniques prenant naissance sous l'impulsion des courants chauds et froids vont rétablir l'équilibre de la pression de l'air. Mais leur translation sur la surface des océans et des continents s'accompagne d'éruptions volcaniques, de secousses sismiques et de ras de marée.

Et ces temps de grandes perturbations, avec des tempêtes plus fréquentes que dans nos temps actuels, ont pu durer un, deux ou plusieurs siècles (?).

Les inondations fluviales, les raz de marée, coïncident avec les formations

lacustres et les tourbières dans une telle ampleur, avec une telle durée, que jamais les humains n'ont conçu un tel tableau (la fuite des Dieux jusqu'au ciel d'Anou), ni conservé le souvenir d'un tel effroi général.

C'est le phénomène anormal qui se produisit en Mésopotamie durant la fonte des neiges de la période glaciaire, car actuellement aussi rares y sont les réelles tempêtes pluvieuses et aussi fréquents y sont les *tourbillons*. Ceux-ci présentent une forme analogue à celle d'une trombe et ils ne diffèrent d'une trombe que par leur couleur blanchâtre; la colonne de sable et de poussière balaie majestueusement et lentement le désert, sa partie supérieure se perd dans l'éther bleu sans nuages. Un voyageur se rendant de Mossoul à Bagdad à la mi-juin 1860, avait compté en un moment onze colonnes de cette espèce.

La tempête qui soulève la poussière

peut avoir une très grande puissance. A Bagdad, le 20 mai 1857, à la suite d'un coup de vent du Sud-Ouest, le soleil s'obscurcit. Puis, vers cinq heures de l'après-midi, apparut un sombre nuage de poussière ; il enveloppa en un clin d'œil la ville toute entière et pénétra dans les cours et dans les chambres. En moins d'un quart de minute, on passa du jour à la plus profonde nuit ; l'effet était terrifiant ; on ne pouvait plus se retrouver, même dans les maisons. Cette obscurité dura cinq minutes ; les habitants effrayés croyaient que la fin du monde était venue. Et en effet, le tumulte des vents déchainés et la scène toute entière faisaient craindre un cataclysme, même aux esprits les plus calmes. La poussière était d'un rouge brique. La tempête se fit sentir dans des parties fort éloignées du pays. Schlaffli l'appelle « une trombe de poussière ». D'après Duthieul, cette violente tempête n'avait pas la

forme d'une trombe, mais la poussière soulevée se répandit également sur tout le pays.

Ce terrible phénomène, dans l'esprit des habitants de Bagdad, n'amena pas l'idée *d'émigrer* de suite et en masse, pas plus que les phénomènes volcaniques, les tremblements de terre, les raz de marée n'y ont amené les habitants de San-Francisco, d'Iquique, des Antilles, de Lisbonne, de Messine, de Java, de Sumatra, de l'estuaire du Gange, etc.

Ces phénomènes sont en quelque sorte, marqués d'une *instantanéité* relative, d'une force inouïe, mais n'ont point la *permanence* relative qui oblige tout un peuple à émigrer en masse.

* * *

Col. II, ligne 46. Adar fait constamment déborder les canaux.

47. Les Anounnaki font monter les flots.

48. Ils font trembler la terre par leur puissance.

49. L'inondation de Ramman se gonfle jusqu'au ciel. Ici encore deux solutions se manifestent : voici la première. Les secousses violentes suffisent à expliquer le débordement des canaux, dit M. Suess, mais à cette cause peut s'en être ajoutée une autre, à savoir l'action de la tempête et le refoulement des eaux pluviales par les eaux de la mer.

La ligne 48 paraît avoir une grande importance. Les *Anounnaki* sont, comme l'a surtout montré Haupt, les *esprits de l'abîme* et font monter les eaux des profondeurs de l'*abîme*. C'est à ce jaillissement des eaux du fond de l'*abîme* que se rapportent les passages souvent cités de la tradition élohiste (Gen. VII 11) : *Rupti sunt omnes fontes abyssi magni et cararactæ cœli et prohi-*

bitae sunt. (Gen. VIII-2) : *Et clausi sunt fontes abyssi et prohibitae sunt pluviae de caelo.*

L'épopée de Gilgamès attribue donc explicitement à une partie des eaux du déluge une origine souterraine et dans le récit biblique on oppose en deux passages les *eaux de l'abîme* à la *pluie* qui vient du *ciel*.

Ces jaillissements des eaux du fond de l'abîme sont un phénomène qui accompagne d'une manière caractéristique les tremblements de terre ayant les alluvions des grands fleuves pour théâtre.

Dans ces grandes plaines les eaux souterraines s'étendent au loin des deux côtés du fleuve à travers les dépôts récents, et leur niveau supérieur atteint un point d'autant plus élevé, au-dessus du niveau moyen du fleuve que l'on s'éloigne davantage de son lit à droite ou à gauche; tout ce qui est au-dessous de la nappe souterraine est humide et

trouvant ; le sol qui recouvre cette nappe d'eau est sec et friable. Lorsque des inondations sismiques se produisent dans une région ainsi constituée, la surface du sol friable se sillonne de longues fissures et par ces fissures les eaux du fond jaillissent avec impétuosité, pures ou mêlées de boues, tantôt par de grandes masses, tantôt par jets isolés qui atteignent souvent une hauteur de plusieurs mètres. M. Suess cite plusieurs exemples : 1850, dans les régions de la Save, près d'Aggram ; 1870 les plaines du Danube, près de la Moldavie ; 1838, dans le Bas-Danube, lors des tremblements de terre de Valachie ; 1812, alluvions du Mississipi, près de New-Madrid ; 1862, toute la région au sud du lac Baïkal. Dans ce dernier événement le delta de la Sé-lenga où se trouvait un campement de Bouriates, s'affaissa sur une longueur d'environ 21 kilomètres, sur une largeur de 9 à 15 kilomètres ; de toutes

parts les eaux s'élançèrent en jaillissant, et dans la vaste dépression qui s'était produite, les eaux du Baïkal se précipitèrent et la remplirent. La secousse se fit sentir jusqu'à Kiatka et à Ourga. Les Mongols furent si effrayés qu'ils firent célébrer par les Lamas des cérémonies religieuses pour apaiser les méchants esprits qui, à leur jugement, ébranlaient la terre. Les tremblements de terre, qui se sont produits dans les vallées arrosées par le cours inférieur de l'Indus, du Gange et du Bhramapoutra, fournissent de nombreux exemples de phénomènes de même nature.

Les masses d'eau que les Anounnaki font monter des profondeurs, ces sources de l'abîme, comme le dit la Genèse, constituent, à l'avis de M. Suess, pour le géologue, la preuve qu'il s'agit ici d'une secousse sismique se produisant dans une large vallée fluviale. On n'a jamais observé, en effet, de tels

phénomènes que dans des plaines auxquelles sont sous-jacentes des nappes d'eau souterraines et ils seraient intelligibles ailleurs.

Voici donc comment on peut expliquer le passage qui se trouve Col. II, 46, 49. Les cours d'eau ont débordé, les eaux d'infiltration de l'Euphrate dans le sous-sol ont jailli hors du sol, en même temps que celui-ci était ébranlé par des secousses sismiques.

Jusqu'ici il n'est pas question du Déluge ; le débordement des canaux et le jaillissement des eaux souterraines ne se peuvent, en effet, observer qu'avant la production d'une *inondation générale*.

Ce n'est qu'à la ligne 49 qu'il est fait une mention de l'*inondation universelle*, ainsi conçue : L'inondation de Raman se gonfla jusqu'au ciel.

Dès les premiers mots où il est fait mention du Déluge et dans ce passage, ce n'est point *Ea* le dieu de la mer (on

le représente plutôt comme donnant à l'homme des avis bienveillants) qui est nommé, c'est Ramman, le dieu de la *tempête orageuse*. Il ne s'agit point seulement ici d'une inondation sismique dont la tempête fouette les vagues ; ce n'est pas devant ces vagues-là que les dieux se seraient enfuis dans le ciel d'Anou, ou si nous interprétons ce passage suivant certains assyriologues, *jusque* dans la sphère des étoiles fixes.

Soudaines et terribles sont les inondations que causent les *cyclônes*. Elles se produisent seulement dans le voisinage de la mer, dans les îles ou dans les basses vallées des grands fleuves. Sur une largeur de plusieurs centaines de kilomètres, la vague soulevée par le cyclone aborde le continent ; à mesure qu'elle pénètre en des sinuosités plus étroites de la côte, elle s'élève à une hauteur plus grande jusqu'à ce qu'enfin elle se précipite sur la plaine en dévastant tout devant elle. Les ra-

vages causés par ces *raz de marée* sont effrayants ainsi qu'on l'a observé aux Antilles et surtout aux embouchures des fleuves de l'Inde où, dans une nuit, cent à deux cent mille vies humaines ont été détruites. En règle générale, il tombe en même temps des *pluies torrentielles*, que les observateurs d'aujourd'hui qualifient sans hésiter de *diluviennes* ; ces pluies occupent principalement la région située en avant du cyclone ; de violents orages ont souvent lieu en même temps.

Le texte de l'épopée de Gilgamès signale, ligne 50, l'*obscurité* qui se produisit. Le 2 septembre 1860, sur la côte est du Japon, la corvette de guerre prussienne Arkona entra dans un cyclône... à 8 heures du matin... « il faisait si *sombre* qu'on ne pouvait plus apercevoir l'extrémité du navire ; la *mer* et les *nuages* semblaient se *confondre*, les vagues se dressaient comme des murs et la tempête épar-

pillait dans l'air, l'écume des flots en une pluie serrée de petites aiguilles. La pluie et les lames faisaient ruisseler le pont et pénétraient par toutes les ouvertures dans la batterie ; on ne distinguait plus le bruit habituel de la mer et du vent, tout tremblait et tonnait... »

C'est Ramman qui soulève la mer jusqu'au ciel, si bien que les dieux effrayés s'enfuient dans les sphères supérieures et qui fait s'éteindre dans les ténèbres toute lumière. Et le passage, où on le représente entrant en scène immédiatement après les Anounnaki, donne à penser qu'un tremblement de terre s'était joint au cyclone qui s'était précipité du golfe Persique sur la plaine de la Mésopotamie. C'est de la même manière que le 1^{er} mai 1769 à Bagdad un violent tremblement de terre, qui renversa des milliers de maisons, s'accompagna d'une tempête ter-

rible et d'une pluie diluvienne mêlée de grêle.

De tous les phénomènes actuels, le plus dévastateur c'est un cyclône accompagné d'un tremblement de terre et c'est en même temps celui auquel s'applique le plus exactement la description que donne Kasisadra du *plus grand événement naturel* de l'antiquité.

Telle est la première solution ainsi présentée par M. le professeur Suess.

* * *

La seconde solution rapproche le *Déluge chaldéen* des temps marqués par la fonte des glaces à la fin de la période glaciaire.

Les peuples pré-sémites ne furent pas sans connaître les transformations terribles que subissaient les pays du nord et de l'occident. Le climat sec et froid faisait place à un climat plus

doux, mais apportant des précipitations atmosphériques chaque jour plus torrentielles et plus dévastatrices. Les tempêtes se multipliaient faisant périr la flore et enfin chassant la faune de la steppe vers les régions sibériennes, faisant ainsi disparaître les aliments nécessaires aux humains. Année par année, le même état de choses se manifestait aussi sur la région mésopotamienne. Les mêmes phénomènes, les tempêtes, aggravées d'éruptions volcaniques, de tremblements de terre se développent et leurs conséquences deviennent plus visibles et plus effrayantes. Il est impossible de poursuivre des essais de culture dans la région des deux fleuves ; il est impossible de faire paccager les troupeaux. Les pluies, qui font gonfler les canaux, transforment les plaines en lagunes marécageuses. Il faut fuir ou périr de faim. Des caravanes se forment, s'éloignent des villes, et se réfugient sur les pentes des montagnes

du pays de Nizir. Elles emportent dans des coffres ou dans des corbeilles de joncs enduites d'asphalte les grains, les semences que l'on confie à la terre cultivée. Ces caravanes s'élèvent sur les pentes des collines, y séjournent peut-être un an ou deux ? peut-être un siècle ?

Cependant les symptômes effrayants se calment. Peu à peu l'équilibre tend à se rétablir dans la nature. Une partie des caravanes continue pourtant sa marche lente vers l'Occident, s'arrêtant là où elle trouve des pâturages pour ses animaux domestiques, un coin de terre cultivable où confier les semences pendant la belle saison, puis reprenant sa route lorsque les circonstances deviennent favorables.

Ces migrants emportaient avec eux le coffre, la corbeille de joncs enduite d'asphalte, qui contenait les *semences de vie*, c'était la *barque*, le *navire*, symbole des croyances religieuses et des coutu-

mes assurant la conservation de la *vie* parmi le groupe migrateur.

Une autre partie des caravanes revint sur ses pas, déterra les écrits de Sippara et fonda Babylone.

Telle est la seconde solution qui est nôtre.



Pendant les siècles qui suivirent le Déluge, Kasisadra, sa femme et leur peuple progressèrent vers l'Occident, vers un lieu où le premier devint *dieu* et la seconde *déesse*.

Pendant ces mêmes siècles, les Sémites subjuguèrent la Mésopotamie et y établirent la suprématie religieuse de leur grande triade, *Anou* le ciel étoilé, *Bel* le dieu Grande Montagne des pays, *Ea* le dieu de la mer.

Pour les Sémites, ces dieux avaient assisté au Déluge, et le récit qu'en ont conservé les archives sacerdotales pré-

cise la part attribuée dans cet événement à chacun des dieux par l'esprit de leurs adorateurs.

Dès les premiers mots où il est fait mention du Déluge, ce n'est point *Ea* le dieu de la mer, qui est nommé. Le Dieu de l'abîme, le maître de l'impérissable sagesse. dont l'influence fut grande sur les Sémites, entre 5,000 et 600 avant notre ère, n'est pas considéré par eux comme étant l'auteur du Déluge. Il est même favorable aux victimes; c'est lui qui les prévient et qui les sauve.

Qui donc agit d'abord? C'est *Adar*, un dieu d'origine probablement étrangère à la Babylonie, qui peut être un facies, ou une simple épithète du dieu Bel. C'est lui Adar, qui fait gonfler les canaux, comme font les *montagnes* récoltant les précipitations atmosphériques. Les montagnes de l'Asie antérieure, le mont Ararat, le Taurus, paraissent identiques au dieu Adar

gonflant les eaux des fleuves et des canaux de la Mésopotamie.

Il sera facile de lui trouver un sosie, un modèle peut-être, aux sommets des Alpes et du plateau central des Gaules. Sous les aspects de Kasisadra, de Kronos et d'Atlas se cache une divinité masculine qui deviendra Saturne des Ligures et Dispatier des Gallo-Romains.

C'est ensuite le dieu Assyrien Ramman, qui fait gonfler l'inondation jusqu'au ciel. Ce dieu, dont l'influence grandit entre 1500 et 900, semble surtout manifester la tempête orageuse et déchaîner les tempêtes cycloniques ou typhoniennes intimement liées avec les tremblements de terre et les raz de marée.

Dans le récit de l'épopée de Gilgamès, le dieu *Bel*, caractérisable par son nom Montagne des Pays, encourt devant le conseil des dieux, toutes les responsabilités des faits personnifiés par le dieu *Adar* et par le dieu *Ramman*.

L'épopée de Gilgamès signale l'*obscurité*, qui se manifesta, confondant le *ciel* et la *mer*, comme elle se manifeste encore dans toutes les tempêtes cycloniques se produisant aussi bien sur les mers de Chine et du Japon que sur les Océans Indien, Atlantique et Pacifique.

De tous les phénomènes actuels, le plus dévastateur, c'est bien un cyclone accompagné d'un tremblement de terre, mais son action, même répétée, ne cause pas la migration de tout un peuple.

Si l'on admet la fréquence des cyclones, des éruptions volcaniques, des tremblements de terre et des raz de marée pendant la grande fonte des glaces à la fin de la période glaciaire, on déduit que tous ces phénomènes *momentanés* furent alors accompagnés de *précipitations atmosphériques* laissant des conséquences *visibles* et *permanentes*, des formations de *lacs*, de *marais*, de *tourbières* rendant impossi-

ble le pâturage et la culture, chassant la faune des steppes magdaléniens et menaçant aussi la faune de la fertile Mésopotamie.

On arrive ainsi à reconnaître le site, les formes et les mouvements successifs du *plus grand événement naturel* dont la mémoire des hommes de l'antiquité ait gardé le souvenir. Ils nous ont transmis ce souvenir sous le nom d'un *déluge universel de pluie* qui avait mis les pré-sémites de la Chaldée dans l'alternative d'émigrer en corps vers d'autres contrées ou de périr de faim sur le territoire jadis fertile de la région des deux fleuves.

* * *

Col. III, ligne 19. Six jours et six nuits.

20. Le vent, le déluge et la tempête gardent le dessus.

21. A l'aube du 7^e jour la tempête

diminua et le déluge qui avait combattu un combat

22. comme une puissante armée.

23. s'apaisa ; la mer se retira ; la tempête et le déluge cessèrent.

Les lignes 19, 23 parlent de la durée et de la diminution du déluge, de l'inondation. La durée de six jours et de six nuits est beaucoup plus courte que celle donnée par les récits bibliques.

Les durées et les dates données par les documents antiques ne peuvent être que des indications. Une tempête peut durer 6 ou 7 jours ; une série de tempêtes peut prévaloir pendant 40 jours, mais cela ne fera pas émigrer un peuple.

Le Déluge fait émigrer les Pré-Sémites Chaldéens dans le temps même où les Magdaléniens émigrent ou périssent, où les Aziliens, les hommes des « amas de coquilles » et les Campigniens végètent.

Col. III, ligne 24. Je naviguais sur la mer en me lamentant.

25. De ce que les demeures des hommes aient été changées en boue.

26. Comme des troncs d'arbres les cadavres flottaient.

Ces passages montrent d'une manière très frappante la profonde impression produite dans l'esprit des survivants, traduite par leurs successeurs de longs siècles après les événements. Mais le navire n'ayant jamais existé en réalité avec son chargement immense ; l'action des cyclônes successifs de l'Atlantique se faisant sentir en Mésopotamie n'ayant pu perturber le niveau moyen des deux fleuves que d'une quantité infiniment petite, sa navigation dut être imaginée postérieurement. Le coffre, la corbeille de joncs enduite d'asphalte contenant les semences de vie, devint, dans l'esprit des écrivains et probablement aussi dans l'esprit des peuples, une *barque*

essentiellement divine, naviguant à un niveau fluvial imaginaire. En Egypte le soleil poursuivait sa route dans les cieux sur une barque imaginaire, parcourant un fleuve céleste imaginaire, conçus l'un et l'autre par l'esprit des adorateurs du soleil. Ces deux barques ont été précédées dans le temps et dans l'espace par le *navire* du dieu-poisson *Oanès* qui porta d'Egypte en Chaldée les premiers éléments de civilisation. *Oanès* paraît une épithète du dieu égyptien *Osiris*, naviguant accompagné du dieu *Thot*. Le nom de ce navire paraît survivre dans le nom de la ville où régnait *Kasisadra*, *Shourippak*, la ville du *navire*.

* * *

Col. III, ligne 30. Je voyais vers les quatre directions du ciel une mer terrible.

31. Vers les douze demeures du ciel.

32. sans volonté le navire flottait vers le pays de Nizir.

33. Une montagne du pays de Nizir arrêta le navire et ne lui permit pas d'aller plus haut.

34. Le premier et le deuxième jour la montagne de Nizir retint le navire et ne le laissa pas aller plus loin vers le haut.

35. Et aussi le troisième et le quatrième jour, la montagne de Nizir, etc. (*ut supra*).

39-44. De même le cinquième et le sixième jour la montagne de Nizir, etc. (*ut supra*); à l'aube du septième jour Kasisadra lâcha une colombe, puis une hirondelle..., puis enfin un corbeau.

Une inscription, qui raconte une expédition du roi Assournazirpal, renseigne sur le pays de *Nizir*. Il faut le chercher à l'est du Tigre, au-delà du petit Zals.

« Au mois de Tischrit je partis de Kalzou et j'entrai dans la ville de

Babité; je partis de Babité et je m'approchai du pays de *Nizir* que l'on appelle aussi Loullou-Kinipa; je pris la ville de Bournazi, sa capitale et 30 villes fermées de sa frontière. Les hommes eurent peur et se retirèrent dans la montagne de difficile accès. Mais Assournazirpal qui marchait le premier à leur suite, alla les y chercher comme des oiseaux; il répandit leurs cadavres dans la montagne de *Nizir*. Il tailla en pièces 326 de leurs guerriers; il prit leurs chevaux. Il culbuta le reste d'entre eux dans les gorges et les ravins de la montagne. » (Lenormant; *Origines*).

Kalzou est identifiée avec Schamâmeck, auprès d'Erbil (Arbèles). Le roi assyrien commençait sa marche au point même où plus de cinq cents ans plus tard la grande armée de Darius Codoman, après la bataille de Gaugoméla, s'enfuit vers Arbèles devant Alexandre victorieux. Cet endroit est entre 290 et 325 mètres au-dessus du

niveau de la mer. On pourrait arriver à la ville de Babité le jour même et se trouver dans le voisinage de la grande route actuelle, c'est-à-dire non loin d'Altya-Keupru. Ce qui permet de définir le pays de Nizir.

L'altitude des montagnes qui bordent le pays de Nizir est en moyenne de 300 mètres; les cours d'eau sont à un niveau beaucoup plus bas. M. Suess ne trouve aucune raison qui permette de croire que ces montagnes aient été submergées. Le navire flottait au-dessous de la grande plaine; il entra dans la région du Tigre et s'échoua sur la pointe d'un de ces contreforts miocènes qui enserrent la plaine vers le nord-est et le nord. Il n'atteignit point le sommet, mais ceux qui devaient être sauvés quittèrent alors le navire et achevèrent de gravir la montagne; car il est dit: Col. III, 44... j'érigeai un autel au sommet de la montagne.

Une circonstance qui à mes yeux est

décisive, dit M. Suess, quant à la nature de l'événement tout entier, c'est le fait que le navire a été poussé vers l'intérieur des terres en *sens inverse* du cours des fleuves. Si, comme c'est *l'opinion la plus répandue*, le déluge avait été causé par la *pluie*, le navire eut été certainement entraîné *vers la mer*. Mais cette conception que l'on se fait des événements contenus dans le récit biblique peut à peine se fonder sur le récit lui-même. Déjà, au siècle dernier, d'éminents exégètes ont soutenu que dans la Genèse (VI. 17 et VII. 6) au lieu de *majim*, *aqux*, les eaux, il fallait lire *mijam*, *a mori*, de la mer (les textes hébraïques ne renfermaient point à l'origine de voyelles).

J.-B. Michaëlis que Bunsen appelle un des fondateurs de la nouvelle exégèse biblique, traduisait déjà ainsi, il y a plus d'un siècle, les passages dont il s'agit :

Col, VI, 17. Et moi je veux faire venir

de la *mer* un *déluge* sur la terre pour détruire toute chair vivante sous le ciel.

Col. VII, 6. Noé avait 600 ans lorsque le Déluge vint de la mer sur la terre.

Michaélis fait ici cette remarque : « En fait le Déluge doit avoir eu dans la mer sa principale origine, car il s'en faut bien que l'air puisse contenir autant d'eau qu'il eût été nécessaire, aussi ne pouvait-il la laisser tomber en pluie. »

On objecte à cette interprétation que plusieurs exégètes du siècle dernier ont accepté « que le changement de *majim* en *mijam* était inutile et qu'il fallait le rejeter, parce que la *pluie* avait joué elle aussi un rôle important ».

Mais, suivant M. Suess, il est inutile d'expliquer plus longuement en quelle extraordinaire mesure cette modification du texte fait coïncider le récit biblique avec ce que nous savons aujourd'hui des événements analogues.



L'exposé, qui vient d'être fait en ces précédents paragraphes, permet de distinguer nettement le motif qui sépare les deux solutions en présence.

La première solution, celle de M. Suess, admet « qu'une explosion volcanique, un tremblement de terre et un cyclône naissant simultanément à l'ouverture du golfe Persique causèrent une *inondation* sur le pays des deux fleuves. Cette inondation entraîna le navire de Kasisadra jusqu'au mont du pays de Nizir. »

L'inondation provoquée par une explosion semblable à celle du Krakatoa peut lancer un navire à l'intérieur du pays des deux fleuves, mais ne peut pas lui permettre d'y naviguer pendant six jours, encore moins pendant quarante jours ou pendant plusieurs siècles. La pesanteur, les attractions so-

laire et lunaire ne permettent pas d'envisager cette solution.

La seconde solution envisageant la fin de la période glaciaire, basée sur les phénomènes caractéristiques de la grande fusion des glaces et de la formation des tourbières en Europe occidentale, attribue l'exode de Kasisadra et des siens au bouleversement que subissait la région des deux fleuves par suite de la persistance prolongée des précipitations atmosphériques venant de l'Occident avec des cyclones multiples.



La partie du récit de Kasisadra, qui suit, offre un très vif intérêt à cause des étroites relations qui l'unissent au texte biblique, mais elle ne fournit aucun éclaircissement sur les questions controversées.

L'épisode de l'envoi des oiseaux a été

étudié par Delitzch et Ed. Schrader qui ont fait ressortir le caractère plus primitif du récit chaldéen et sa surprenante ressemblance avec certaines lignes du texte biblique.

Les grands arcs d'Anou, qu'élève la déesse Istar avant de prononcer son vœu, et l'arc-en-ciel de la Genèse font ici penser à la *pluie*.

Ea, le dieu de la mer, joue un rôle pacificateur et c'est lui qui exige du farouche Bel qu'il n'y ait plus de déluge.

M. Suess pense qu'il faut considérer comme le théâtre de ces divers événements le bassin inférieur des fleuves de Mésopotamie, depuis la ville de Shourippak, qui se trouve sur l'Euphrate, au voisinage de la mer jusqu'aux pentes des montagnes de Nizir, au-delà du Tigre. Une autorité très respectable a cependant fait (1889, Aug. Dillmann) une objection à cette conception des événements. « Le récit chaldéen a, il

est vrai, une couleur tout spécialement babylonienne ; il est, par son allure même, localisé à Babylone. Mais en dépit de cette localisation, il n'apparaît aucune liaison bien nette entre les épisodes que la narration renferme et les conditions climatériques du pays ; il faut même remarquer d'abord, que le déluge ne se trouve point en relations avec les crues périodiques du fleuve, en novembre ou au printemps, et en second lieu que l'on ne peut comprendre pourquoi le navire conduit par un pilote serait allé si loin vers le nord. La chose ne se comprendrait, que si avait survécue dans la légende babylonienne la croyance à l'origine septentrionale de la nouvelle humanité ; mais cette croyance suffirait à prouver que la Babylonie n'est point le berceau du *récit du Déluge.* »

Ces objections, dit M. Suess, me paraissent provenir de la conception continentale que l'on se fait de ce grand

événement, conception qui assigne à la *pluie* le rôle principal dans la production du Déluge, tandis que, comme nous l'avons déjà montré, les pluies ne sont jamais que des causes accessoires dans de pareilles inondations. Le Déluge est venu, comme toutes les grandes inondations d'aujourd'hui, de la mer ; il n'y a aucune relation entre les tremblements de terre ou les cyclônes et les crues périodiques des fleuves, et ce sont des tremblements de terre et des cyclônes qui ont poussé le navire aussi loin vers le nord.

Je n'ai point à m'occuper ici, ajoutet-il, de chercher à déterminer avec exactitude le jour et le mois où le déluge a commencé, jour et mois que mentionnent Bérose et la Genèse (VII, 11) ; je n'ai pas non plus à discuter l'intéressant parallèle qu'a établi Rawlinson entre les chants de l'épopée et les signes du Zodiaque. Bosanquet a cru pouvoir déterminer la date exacte

du Déluge en se basant sur les observations d'éclipses du soleil faites dans l'antiquité. Il l'a placé en l'an 2379 avant notre ère. Je ne donne ces chiffres que pour être complet, car tous les *indices* tendent à nous faire reculer la date de la catastrophe à une époque beaucoup plus ancienne.

La solution de M. Suess, l'inondation, est encore ici nettement affirmée comme une action violente venant de la mer des Indes. Mais les arguments en faveur de la solution par la période glaciaire s'augmentent en nombre et en poids.

La déesse céleste Istar, mère des humains, qui a protesté contre la création du déluge destructeur des humains, à la fin du déluge, élève dans le ciel d'Anou les grands arcs qui signalent la fin des pluies.

Ea, le dieu des mers poursuit son rôle pacificateur ; c'est lui qui exige du

farouche Bel qu'il n'y ait plus de déluge.

Les Alpes de Norvège sont redescendues au niveau actuel, les précipitations atmosphériques fondent les glaces, puis l'équilibre s'établit. La Babylônie n'est point le berceau du récit du Déluge. Les inondations et les raz de marée ne sont que des épisodes momentanés au cours des temps marqués par la période azilienne, des « amas de coquilles » et campignienne. Et M. Suess, lui-même, arrive à conclure que la date de la catastrophe, suivant tous les indices, doit être reculée à une époque beaucoup plus ancienne que l'an 2379 avant notre ère.

*
* * *

Kasisadra offre le sacrifice, les dieux se réunissent comme des mouches au-dessus de l'autel et hument l'odeur délicieuse qui s'en exhale. La mère des

hommes (Istar) jure de ne jamais oublier ce qui s'est passé. Et le sage Ea dit à Bel qu'il pourra bien faire porter au pécheur le poids de son péché, au blasphémateur le poids de son blasphème, mais il ne doit plus produire de nouveaux déluges (abubu). Que viennent des lions, des hyènes, la famine et la peste pour réduire le *nombre des hommes*, mais qu'il n'y ait plus de *déluge*.

Noé offre aussi un sacrifice, Yaveh en respire l'agréable odeur et il jure dans son cœur de ne plus frapper d'une *destruction générale* tout ce qui a *vie*.

Elohim place aussi l'arc dans les nuages et l'alliance de paix est scellée pour tous les temps avec les hommes et toutes les créatures vivantes.

Et le pays du Bas-Euphrate, bien qu'il ait été souvent visité par les tremblements de terre, n'a pas été, en effet, en ces derniers milliers d'années le théâtre d'un nouveau déluge.

Les sédiments obstruent les embouchures des fleuves, les canaux féconds sont desséchés, le pays est dévasté, les terribles prophéties de Jérémie se sont accomplies à Babylône, les villes orgueilleuses des rois ne sont plus que des amas informes de décombres, mais nul déluge n'a couvert de nouveau ce pays.

Depuis sept millénaires l'Europe et l'Asie antérieure ont vu disparaître la période glaciaire.



Un certain nombre des récits du Déluge, existants dans l'ancien monde, sont à répartir en plusieurs groupes.

Le premier groupe, qui comprend les récits les plus voisins de l'événement, se constitue par l'épopée de Gilgamès et par le fragment de Bérose.

Le récit de Bérose fait mention d'une circonstance que l'épopée de Gilgamès

passé entièrement sous silence, l'enfouissement des livres sacrés à Sippara, la cité du Soleil, où ils auraient été retrouvés plus tard et dont Eusèbe fait mention.

Il est difficile de dire si Bérose a puisé cet épisode dans une autre source plus complète que celle qui a été mise à profit par l'auteur de l'épopée de Gilgamès, ou s'il s'agit d'une addition postérieure. L'enfouissement des textes officiels était une coutume habituelle en Babylônie depuis les temps les plus reculés. Comme le raconte un cylindre du roi Nabonaïd, d'environ 550 avant notre ère, le roi Nebukadnezar (604-561) fit en vain fouiller le sol du temple du Soleil (E-bara) à Sippara, pour retrouver les anciens écrits. Ce n'est que plus tard que son successeur Nabonaïd réussit à trouver à une profondeur de 18 aunes, un cylindre très ancien : « Le cylindre de Naramsin, fils de Sargon, que pendant 3200 ans aucun

roi qui m'ait précédé n'avait vu, Samas me l'a fait découvrir, Samas, le puissant seigneur à E-bara, dans la joie de son cœur. »

Cela ramène à 3750 ans en arrière et place l'ancien roi Sargon I^{er} environ 3800 ans avant notre ère, sauf erreur dans le chiffre indiqué.

Le second groupe des récits du Déluge est constitué par les deux récits du Jéhoviste et de l'Elohiste qui s'enchevêtrent l'un avec l'autre dans la narration de la Genèse. La concordance très étendue de cette narration avec les textes du premier groupe saute aux yeux ; depuis les avertissements et le bitumage du bateau jusqu'à l'apparition de l'arc-en-ciel, presque tout est commun. Sur les données numériques, en ce qui concerne, par exemple, le nombre des animaux ou la durée des événements, les deux récits ne s'accordent point entre eux, ni avec l'épopée de Gilgamès. Il ne manque point d'au-

tres petites différences entre ces narrations ; elles portent entre autres sur les oiseaux envoyés à la découverte et sur la destinée du héros du récit qui, d'après la version babylonienne, est enlevé vivant par les dieux, comme Enoch dans la Genèse (V-24). La différence, essentielle et significative, entre les versions chaldéennes et celles de la Genèse, est une différence de couleur ; les récits de la Genèse ont, en effet, pris l'allure particulière que devait leur imprimer la vie continentale du peuple chez lequel ils s'étaient conservés. On a déjà souvent fait observer que, dans la narration de la Genèse, se laisse apercevoir une connaissance très incomplète de la mer et de la navigation. Ainsi le pilote manque et le navire se transforme en une *caisse* ou *coffre*, en une *arche*. Il n'est plus question de divinités où se personnifient les forces de la nature, mais dans la narration jéhoviste se manifeste l'activité immédiate et

personnelle de la divinité, lors, par exemple, de la fermeture de l'arche (Gen. VII, 16). La délibération des dieux qui prépare le déluge et les paroles de paix qu'après la catastrophe Ea fait entendre à Bel se sont transformées en deux monologues de Yahveh. Ces monologues depuis longtemps ont provoqué l'étonnement des exégètes. Ces monologues ont pris la forme ainsi traduite : « L'Eternel sentit une odeur agréable et l'Eternel dit en son cœur... » Dilmann (Genesis, 14) croit que l'auteur voulait donner une voix aux pensées de Dieu.

Pour M. Suess, le récit de la Genèse est un récit d'emprunt et qui se rapporte, sans conteste, au même événement.

Le troisième groupe des récits est le groupe égyptien.

L'événement dont le bassin de l'Euphrate a été le théâtre a eu lieu à une époque où la civilisation égyptienne

était depuis longtemps florissante, de telle sorte que l'on peut considérer l'absence en Egypte d'un récit autochtone du Déluge, comme la preuve que le Déluge n'a point atteint cette contrée.

Les quelques vestiges de légendes relatives au Déluge que l'on puisse retrouver dans les traditions indigènes sont si faibles qu'il faut admettre que, sous l'influence des prêtres, une tradition, empruntée au dehors, ait subi une transformation complète.

Le document le plus étendu est le récit de la destruction des hommes par les dieux, qui recouvre les quatre parois d'une chambre isolée de la vaste tombe de Seti I^{er} (1350 environ avant notre ère) à Thèbes. En voici, d'après Brugsch le contenu essentiel : Râ réunit le conseil des dieux. Râ est irrité contre les hommes et se plaint qu'ils *parlent contre lui*. Leur destruction est décidée. La déesse *Hâthor* est chargée de l'exécution de cette résolution ; elle revient sa

tâche faite et elle est bien accueillie par Râ.

Jusqu'à Héracléopolis le pays est couvert de sang. Râ réunit tous ses messagers et il fait remplir des vases de sang humain et de fruits de mandragore. On prépare 7000 cruches de cette boisson. Râ revient le lendemain voir les cruches et aucun des hommes ne périt qui étaient partis à temps. Alors la majesté de Râ dit : « Ce sont les bons, à cause d'eux je pardonnerai aux hommes. » Râ ordonne de verser pendant la nuit le contenu des cruches et les champs en sont inondés. Le matin la déesse vient et voit les champs inondés ; elle est joyeuse et elle boit du liquide qui recouvre la terre. Son âme s'égare et elle ne reconnaît pas les hommes.

Le reste du mythe, la naissance des prêtresses, le repentir de Râ, la réapparition des hommes, leur réconciliation avec Râ, l'attribution par Râ de sa

tâche particulière à chaque divinité, et le retour de Râ en lui-même, présente des traits communs avec le déluge chaldéen. Le conseil des dieux, la destruction des hommes, la miséricorde renaissante de la divinité, la promesse de ne plus frapper les hommes de tels malheurs s'y retrouvent, mais la catastrophe, elle-même, est d'une espèce tout à fait différente. *Hâthor* exécute le jugement par *l'épée*, idée qui n'a pu se former qu'entre 1900 et 1350, époque de l'invention *des épées de bronze* sur les terres de l'Europe occidentale. Les prêtres égyptiens rapprochaient la déesse *Hâthor* et le continent européen dans le récit d'une catastrophe menaçant tous les humains, mais ne paraissant avoir atteint que fort peu ou pas du tout les habitants de l'Égypte.

Ce qui ressort de la légende tout entière, c'est que la catastrophe n'a pas lieu dans l'Égypte même et que le souvenir d'un pareil événement n'avait

point survécu dans la mémoire du peuple égyptien, bien que les récits chaldéens aient pu parvenir à la connaissance des prêtres et qu'on puisse en rechercher l'écho dans ce mythe. Brugsch n'explique la relation avec le mythe chaldéen. Alors ce mythe peut être venu avec le mythe d'Hâthor des régions européennes occidentales ? Et c'est dans cette direction que la question pourra s'éclaircir. La période glaciaire et ses conséquences présentent une solution nette et précise du Déluge. Par quelle route son souvenir conjugué avec le souvenir du pouvoir dévastateur de la déesse Hâthor ont ils pu cheminer d'Europe jusqu'en Egypte ? Les précipitations atmosphériques, fortes et prolongées, sont très rares en Egypte.

* * *

Le quatrième groupe des récits du

Déluge est formé par les récits gréco-syriens. L'on y rencontre des traditions relatives à divers déluges, à ceux par exemple d'Ogygès, de Deukalion, de Dardanos ; il existait en outre dans les îles des traditions isolées, notamment à Samothrace. Dans ces légendes et en particulier dans le récit du déluge de Deukalion, on retrouve certains traits de la légende chaldéenne, le *coffre flottant* où se sauva le héros du mythe, les animaux qu'il prend avec lui, les oiseaux et en particulier la colombe qu'il envoie à la découverte. Mais ce qui est caractéristique de ce groupe de traditions, c'est d'être relié à une cérémonie. C'est la *fête des morts*, qui, en souvenir du déluge de Deukalion était célébrée à Athènes, le 13 du mois d'Anthestérion. C'est à cette fête qu'avait lieu la libation d'eau (Hydrophoria) et l'offrande du miel et de la farine au gouffre où s'étaient englouties les eaux du Déluge de Deukalion.

Une complète et remarquable description de la cérémonie des Hydrophories se retrouve dans ce qui est raconté du temple d'Hiérapolis sur le Haut-Euphrate, dans l'ouvrage intitulé *De Dea Syria*, attribué à Lucien.

« La plupart des gens racontent que le fondateur du temple fut Deukalion-Sisythès (Δευκαλιονα τον Σισυθια) ce Deukalion sous lequel eut lieu la grande inondation. » « J'ai aussi entendu ce récit que les Grecs font de leur côté sur Deukalion. Le mythe est ainsi conçu : (Il est d'abord question de la perversité des hommes), ils furent châtiés par un immense désastre. Subitement d'énormes masses d'eau jaillirent de la terre et des pluies d'une abondance extraordinaire se mirent à tomber. Les fleuves sortirent de leurs lits et la mer franchit ses rivages. Tout fut couvert d'eau et tous les hommes périrent ; seul Deukalion fut conservé vivant. Il se mit (5000 avant notre ère) avec ses enfants et

ses femmes dans un grand *coffre* qu'il avait et où vinrent se réfugier près de lui des porcs, des chevaux, des lions, des serpents et d'autres animaux terrestres de toute espèce. Il les reçut tous avec lui et tout le temps qu'ils furent dans le coffre, Zeus (1800-1200) inspirait à ces animaux une amitié réciproque, les empêchant de s'entre-dévoorer. De cette façon, enfermés dans un seul coffre ils flottèrent tant que les eaux furent dans leur force. Tel est le récit des Grecs sur Deukalion. »

« Mais à ceci, qu'ils racontent également, les gens d'Hiérapolis ajoutent une narration merveilleuse : que dans leur pays s'ouvrit un vaste gouffre où toute l'eau du déluge s'engloutit. Alors Deukalion éleva un autel et consacra un temple à *Héra*, près du gouffre même... J'ai vu ce gouffre qui est très étroit et situé sous le temple. S'il était plus grand autrefois, et s'est maintenant rétréci, je ne sais, mais je l'ai vu

et il est tout petit. En souvenir de l'événement que l'on raconte, voici le rite que l'on accomplit : deux fois par an, l'on apporte de l'eau de la mer au temple. Ce ne sont pas les prêtres seuls qui en font venir, mais de nombreux pèlerins viennent de toute la Syrie, de l'Arabie et même au-delà de l'Euphrate, apportant de l'eau. On la verse dans le temple et elle descend dans le gouffre, qui malgré son étroitesse en engloutit une quantité considérable. On dit que cela se fait en vertu d'une loi religieuse instituée par Deukalion pour conserver le souvenir de la catastrophe et du bien qu'il reçut des dieux. Telle est l'antique tradition du temple. »

En un autre endroit, il est dit qu'à l'intérieur du temple se trouve une statue d'Héra et celle de cet autre dieu auquel ils donnent un autre nom, bien que ce soit en réalité Zeus. •

« Entre les deux statues se trouve une autre statue d'or. Les Assyriens

eux-mêmes l'appellent le *signe*, ne lui donnant aucun nom particulier et ne savent ni son origine, ni le dieu qu'elle représente. Quelques-uns disent que c'est *Dionysios*, d'autres *Deukalion*, d'autres enfin *Sémiramis*. Deux fois par an, on la conduit à la mer, pour aller chercher l'eau dont nous avons parlé. »

Lucien auquel est attribué le *De Dea Syria*, vivait au 11^{me} siècle de notre ère ; ce récit est, en conséquence, de date incomparablement plus récente que tous ceux ici rapportés.

Dès les premières lignes, le nom de *Deukalion* est attribué au personnage qui porte aussi celui de *Kasisadra*, sous sa forme hellénisée de *Xisouthros* et ici *Sisythès*.

* * *

Les livres sacrés des Hindous, aussi bien dans le Rig-Véda que dans les

écrits plus récents, renferment des récits d'un *grand déluge*. Maintes circonstances permettent de supposer que *Satya-Vrata*, auquel, dans le *Bâghata-Pourana*, *Vihsnou* prédit le grand Déluge, et qui est sauvé parce qu'il est le dépositaire des *écrits sacrés*, est le même personnage que Kasisadra. L'épisode de l'enfouissement des *écrits sacrés*, qui a été conservé par Bérose, est un nouvel indice de la légitimité de cette identification. Mais ces multiples allusions à la tradition chaldéenne, toujours reconnaissables sous les formes directes qu'elles affectent, peuvent bien établir que la tradition du Déluge a pénétré dans l'Inde, mais non point que ce grand événement s'est étendu jusqu'à ces régions. Déjà le fait que dans la plus ancienne version hindoue, celle du *Rig-Véda*, *Manou Vaivasrata* amarre son navire sur l'un des sommets de l'Himalaya, montre que la légende a été importée d'ailleurs et

qu'elle a été localisée en tenant compte des conditions naturelles du pays.

* * *

Sur la question du *Déluge Chaldéen* deux solutions sont en présence.

Première solution.

1° L'événement connu sous le nom de *Déluge* a eu lieu sur le Bas-Euphrate; il a eu pour élément une *inondation* très étendue et très dévastatrice de la plaine mésopotamienne;

2° La cause essentielle de cet événement a été un *tremblement de terre* qui s'est fait sentir dans la région du Golfe Persique ou plus au sud et qui a été précédé de plusieurs secousses de moindre importance;

3° Il est très vraisemblable, que durant la période des plus violentes secousses, un *cyclône*, venu du sud a pénétré dans le Golfe Persique;

4° Les traditions des autres peuples

ne nous autorisent pas, en aucune manière, à soutenir que le Déluge a dépassé les limites du bassin inférieur de l'Euphrate et du Tigre, et encore moins à affirmer qu'il s'est étendu à toute la terre.

Cette solution paraît inadmissible pour les motifs indiqués au cours du présent exposé.

L'auteur de cette première solution, M. le Professeur Suess, ajoute de suite à sa conclusion, le corollaire suivant : « C'est le souvenir de cet événement qui, sous l'influence d'hypothèses fort différentes et par un étrange enchaînement de circonstances, a passé, après avoir vécu pendant des milliers d'années dans la mémoire des peuples, des livres sacrés de l'antiquité où il s'était conservé, dans le domaine de la science géologique et y a donné naissance à des expressions telles que : *diluvium*, *formation diluvienne*, *dépôts diluviens*.



Il convient d'exposer ici, nettement et clairement, la solution proposée pour remplacer la précédente.

Deuxième solution :

1° L'événement connu sous le nom de *Déluge* a eu lieu en Europe et en Asie antérieure. Il a eu pour principal élément des *précipitations atmosphériques* très étendues, très dévastatrices venant de l'Océan Atlantique et dont l'action se manifesta jusqu'en Corse, en Syrie et en Mésopotamie ;

2° La cause essentielle de cet événement est la même qui a produit le développement, puis le recul final de la période *glaciaire* durant la fin des temps pleistocènes ;

3° La conduite de l'atmosphère est le principe de la conduite des glaciers.

Durant la période glaciaire le centre principal des glaces se trouvait dans

l'ossature rocheuse des Alpes norvégiennes plus élevées alors qu'aujourd'hui. Les limites méridionales de cet énorme amas de glaces suivaient le sud de l'Islande, passaient à Londres, Anvers, au sud de Berlin, de Moscou, touchaient aux plages du lac Aralo-Caspien et remontaient ensuite droit au nord.

Le glacier du Rhône s'étendait jusqu'à Lyon et se joignait aux glaciers du Rhin et du Danube. Les Pyrénées, le massif central de la France, le Jura et la Corse avaient aussi leurs glaciers.

Lorsque la période glaciaire survient en Asie antérieure et en Asie centrale, toutes les grandes altitudes se garnissent de névés. Le Taurus, l'Arménie, le Caucase, tout l'Iran, l'Indou-Kouch et le centre asiatique se couvrent de glaciers et pendant une longue succession de siècles, peut-être des millénaires, demeurent inhabitables. Quelques îlots glaciaires se forment dans le Liban.

Seule la zone intermédiaire reste habitable.

Si la fonte d'aussi grandes masses de glaces s'était effectuée régulièrement, il en fut résulté l'établissement de fleuves immenses creusant de profondes vallées, puis couvrant les fonds de ces vallées par leurs alluvions. Mais l'intervention des lacs-barrages et surtout l'intervention des pluies intenses marquant la fonte définitive des glaciers causèrent de nouvelles inondations. A cet ensemble compliqué depuis le commencement de la période glaciaire on doit le *diluvium*, mais la majeure partie des alluvions quaternaires semble due à la *fonte des glaces*, amenant le recul des glaciers.

La masse énorme de liquide rendu au sol, apportait une grande *humidité* à l'atmosphère; il en résultait des pluies intenses qui continuaient le travail d'érosion, d'alluvion, de formations lacustres, de *tourbières*, de marais, de

changement dans la flore et dans la faune et par suite dans la vie humaine.

L'activité volcanique des régions de l'Asie antérieure fait présumer une fréquence et une intensité plus grande dans la formation des *cyclones*, causes d'apports de masses d'eau diluviennes sur les continents, avec leur cortège de tremblements de terre et de raz de marée. Le *Gulf Stream*, reste affaibli des grands courants d'antan, apporte encore généreusement l'*humidité* à l'Europe occidentale. Du début de l'automne jusqu'au commencement du printemps il y emploie surtout de nombreux cyclones.

Le *Déluge*, dont le récit chaldéen est le prototype des récits de Deukalion, d'Ogygès, des Indiens, des Egyptiens, etc., est en relation directe avec la fin de la période glaciaire ; il est synchronique avec les temps des périodes azilienne, campignienne et des « amas de coquilles ».

VI

QUELQUES SOUVENIRS CHALDÉENS

D'après la doctrine chaldéenne la plus antique (1), au temps où il n'y avait ni terre, ni ciel, *Apasou* l'Océan, et *Tiamât* ou *Thauté*, le Khaos des Grecs, femme d'*Apasou* mêlaient leurs eaux infécondes.

La vie fut lente à germer dans cette masse inerte.

(1) Maspéro. *Histoire ancienne de l'Orient.*

A de rares intervalles des dieux se manifestèrent. *Loukmou* et *Lakhamou* parurent les premiers et grandirent durant les âges. Puis *Anschar* et *Kischar* produisirent après eux. *Anschar*, élément mâle symbolisant la totalité des choses célestes et *Kischar*, élément femelle symbolisant la totalité des choses terrestres. Les jours s'accumulèrent, les années s'entassèrent. *Anou*, le ciel ensoleillé pendant le jour et semé d'étoiles pendant la nuit, *Inlil-Bel*, le roi de la terre, *Ea* le souverain des eaux et le sage par excellence, naquirent à leur tour car *Anschar* et *Kischar* les avaient enfantés.

Chacun de ces dieux se dédoubla, *Anou* en *Anat*, *Bel* en *Belit*, *Ea* en *Demkina* et s'unit à l'épouse qu'il avait déduite de lui-même.

Le monde se peupla de la descendance de ces divinités. Tous se rangèrent autour d'*Anou*, comme autour d'un maître suprême,

Pour les Chaldéens le monde était une sorte de chambre close en équilibre au sein des eaux éternelles. La terre, qui en forme la partie basse et couvre le plancher, a l'apparence d'une *barque* renversée creuse par dessous. Elle va s'exhaussant des extrémités jusqu'au centre, ainsi qu'une grosse montagne, dont les régions neigeuses où l'Euphrate prend sa source marquent à peu près le sommet. C'est la *Montagne des Pays*.

Vers les pieds de la montagne, les bords de la *barque* se redressaient brusquement et entouraient la terre d'une muraille continue, sans ouverture. Les eaux venaient s'accumuler dans ces bas-fonds et formaient un fleuve *océan* que les hommes ne franchissaient vivants qu'avec la permission d'en haut. Le ciel s'enlevait en coupole au-dessus du mont des Pays. Il s'éclaircissait brillamment pendant le jour aux rayons du soleil et la nuit ne

présentait plus qu'une surface sombre semée irrégulièrement d'étoiles lumineuses. Une caverne immense y était ménagée, que deux portes l'une à l'Est, l'autre à l'Ouest mettaient en communication avec le dehors. Le soleil sortait chaque matin de la première, il montait au Zénith, puis il descendait vers le portail d'Occident par où il rentrait et passait la nuit à l'intérieur de la caverne.

Ea, d'après les Chaldéens, tira l'homme du limon. Les hommes menèrent d'abord une existence assez misérable et vécurent sans règle à la manière des bêtes. Mais apparaît sortant de la mer Erythrée, à l'endroit où elle confine à la Babylonie, un monstre doué de raison nommé *Oannès*. Il avait le corps d'un poisson et la voix humaine. Il enseignait aux hommes la pratique des lettres, des sciences, des arts de toutes sortes, les règles de la fondation des villes et de la construc-

tion des temples, les principes des lois, et de la géométrie ; il leur montrait les semailles et les moissons, en un mot il leur donnait tout ce qui contribue à faciliter la *vie*. Au coucher du soleil ce monstrueux *Oannès* se plongeait dans la mer et demeurait la nuit entière sous les flots comme le soleil dans sa caverne. Il écrivit sur les origines des choses et de la civilisation.

Pour les peuples du Bas-Euphrate la *création* du monde était la mise en ordre d'éléments préexistants. Ce système existait parmi les Chaldéens deux ou trois millénaires avant notre ère. Mais les versions que nous en possédons ont été écrites beaucoup plus tard.

C'est le système qui prévalut en Babylonie et à la cour des derniers rois de Ninive. C'est celui que Bérose choisit pour l'inscrire en tête de son livre quand il voulut raconter aux Grecs les origines du monde selon les Chaldéens

et les débuts de la civilisation babylonienne.

Cette civilisation est née entre mer et terre ferme, sur un sol bas et marécageux, inondé chaque année par les cours d'eau qui le traversent.

Le Tigre et l'Euphrate naissent en Arménie, sur les flancs du Niphatés, l'une des chaînes de montagnes qui se dressent entre la Mer Noire et la Mésopotamie, la seule qui atteigne par endroits la limite des neiges éternelles.

Le blé et l'orge passent pour indigènes aux plaines de l'Euphrate. La tradition recueillie par Bérosee attestait qu'ils y auraient été cultivés pour la première fois, et de là se seraient répandus en Syrie, en Egypte et en Europe.

Les premiers peuples dont on retrouve la trace sur ce pays de rivières paraissent avoir appartenu à des types très différents. Les principaux étaient des *Sémites* et parlaient un dialecte

voisin de l'araméen, de l'hébreu et du phénicien.

Les monuments font connaître à côté d'eux des populations qui paraissent apparentées aux races ouralo-altaïques et auxquelles on donne le nom de *Sumériens*. Elles apportèrent un système d'écriture qui, modifié, transformé, devint l'*écriture cunéiforme*.

Les Sumériens qui furent tout puissants aux siècles antérieurs à l'histoire s'étaient déjà mêlés intimement aux Sémites quand l'histoire s'ouvre pour nous. Leur idiome le cédait au sémitique et tendait de plus en plus à devenir une langue d'apparat et de rituel servant à la rédaction de certaines inscriptions royales et à l'intelligence de très vieux textes juridiques ou sacrés.

Les monuments les plus anciens montrent Sumériens et Sémites déjà maîtres du sol et depuis longtemps civilisés. Les principales de leurs cités se répartissaient en deux groupes : l'un

au midi, dans le voisinage de la mer, l'autre plus au nord à l'endroit où le Tigre et l'Euphrate ne sont séparés que par un terrain assez étroit.

Les *lettrés* ne se résignaient pas à ignorer le temps nécessaire pour tirer le peuple de la sauvagerie et pour constituer tant de cités florissantes. De même qu'ils avaient dépeint le Khaos primordial et la naissance des dieux et leurs luttes pour la création, ils racontaient sans hésitation tout ce qui s'était passé depuis l'éclosion de l'homme et ils prétendaient calculer le nombre des siècles qui séparaient les générations présentes de l'origine des choses.

La tradition la plus accréditée à Babylone, vers l'époque grecque, celle que Bérosee avait consignée dans son histoire, affirmait qu'un assez long intervalle s'écoula entre la première manifestation d'Oannès et l'avènement d'une dynastie.

Le premier roi fut Alôros de Baby-

lone, chaldéen qui régna dix sares ou trente-six mille ans. On compte ainsi dix rois et la durée de leur pouvoir monte ensemble à cent-vingt sares ou quatre cent trente-deux mille ans.

Le dernier roi Xisouthros-Sisithès tint le sceptre pendant dix-huit sares. C'est sous son règne que le *grand déluge* arriva. Les hommes devenaient méchants ; ils perdaient l'habitude d'offrir des sacrifices aux dieux et les dieux indignés justement de cette négligence résolurent de se venger. *Shamasnapistim* (1) régnait alors dans Shourripack la ville du vaisseau, il sut prévoir l'arrêt des dieux, prendre sa résolution, construire l'arche, et sauver les siens. *Shamasnapistim* et sa femme furent placés au nombre des dieux et durent

(1) *Shamasnapistim* ou *Uinapistim* eut son épithète *Khasisadra* transcrite par les Grecs sous les formes : *Xisouthros*, *Sisouthros*, *Sisithès*.

habiter, *au loin*, à l'*embouchure des fleuves*. C'est là que ce nouveau dieu put raconter plus tard à Gilgamès, l'un de ses descendants, par quel artifice Ea l'avait arraché au désastre de son peuple.

On comptait, du commencement du monde au déluge 691,020 ans dont 259,000 écoulés à l'avènement d'Alôros et 432,000 répartis entre les dynasties humaines. Les écrivains grecs et latins se moquaient du chiffre d'années que les Chaldéens assignaient à la vie et au règne de leurs premiers souverains.

Sitôt après le retrait des eaux, la chronique des temps fabuleux plaçait l'avènement d'une dynastie nouvelle. Selon Bérose, elle était chaldéenne et comptait 86 rois, qui avaient exercé le pouvoir pendant 34,080 ans.

Nemrod, le puissant chasseur devant l'Eternel, domine Babel, Erech, Accar et Culneh au pays de Shinéar. Presque tous les traits, que la tradition biblique

lui attribue, se retrouvent dans Gilgamès, roi d'Ourouk et descendant d'Uinapistim qui avait vu le déluge.

Gilgamès avait vu l'abîme; il avait appris tout ce que l'on tient secret et qui est caché. Le *Soleil* qui le protégea pendant son temps d'humanité, l'avait assis à côté de lui sur le siège du jugement; il était comme un soleil devant qui les rois et les princes, les grands de ce monde courbaient humblement la tête.

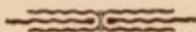
L'identité de Gilgamès avec le dieu accadien du feu, ou plutôt du soleil, reconnue dès le début, est aujourd'hui admise par presque tous les assyriologues. Une tablette contient les restes d'une hymne à Gilgamès, le roi puissant, le roi des esprits de la terre. Ses luttes avec Ishtar se terminent par la lèpre qui le frappa et l'obligea d'aller chercher aux limites du monde la *source de Jouvence* et l'*arbre de vie* qu'on y disait caché. Il franchit les monts

d'Arménie, se rend sur les bords de l'Océan. Avec l'aide de la déesse-vierge *Sabitou*, qui règne sur les mers, et de *Arad-Ea*, le serviteur d'Ea, le matelot d'Uinapistim, il franchit les *Eaux de la mort* et aboutit à l'*Ile Bienheureuse* où règne son aïeul Uinapistim. Là il trouve la fontaine de Jouvence, l'arbre de vie et revient, guéri de la lèpre, dans son pays d'Ourouk la bien gardée. Ses exploits de chasse sont représentés sur les cachets de princes qui régnaient par delà le troisième millénaire (3000-2000) avant notre ère.



Il sera peut-être possible de retrouver en Europe occidentale les traces du passage de Gilgamès et de ses fidèles ayant le culte du feu et du soleil, en même temps que les traces du séjour de son aïeul Uinapistim. De ce dernier

nous connaissons déjà les surnoms :
Khasisadra, Xisouthros, Sisouthros,
Sisithès, Noé, Satya-Vrata, Manou-
Vaivasrata.



VII

QUELQUES SOUVENIRS ÉGYPTIENS

Toute la partie de l'Égypte qui affleure à la mer est comme une lente conquête et comme un don du Nil (1).

« Toutes choses que le ciel crée, que la terre donne, que le Nil apporte de ses sources mystérieuses » est une formule fréquente sur les stèles funéraires.

(1) Maspero. *Histoire ancienne de l'Orient.*

Le grand fleuve, avec la *force* de son *courant*, trace et creuse un lit sinueux, dont tous les débris alluvionnaires vont combler et agrandir le Delta. Il y a là une force incessante et considérable, bienfaisante et redoutable.

Le Delta existait depuis longtemps avant l'avènement de *Ménès* (3400 avant notre ère).

Tel était le Nil à Philæ, tel on le retrouvait à Berber et à Khartoum. Nil blanc, Nil bleu, lequel est le Nil véritable ?

Les vieux Egyptiens ne le surent jamais : le fleuve leur cacha le secret de ses *sources*. Vainement leurs armées victorieuses l'avaient suivi pendant des mois, toujours elles l'avaient vu aussi large et aussi plein.

Ils se figuraient l'Univers entier comme une caisse quasi rectangulaire dont l'Egypte occupait le *milieu*. Le ciel s'étendait au-dessus, pareil à un

plafond, semé d'étoiles allumées la nuit, éteintes le jour.

Comme le ciel ne pouvait demeurer dans les airs sans supports, on avait inventé de l'assurer au moyen de quatre *colonnes*, ou plutôt de quatre troncs d'arbres fourchus semblables à ceux qui soutenaient la maison primitive ; plus tard, on les remplaça par quatre pics sourcilleux, dressés aux quatre points cardinaux et reliés par une chaîne de montagnes ininterrompue.

On connaissait peu le pilier du Nord ; la Méditerranée s'interposait entre l'Égypte et lui. Le pic du Sud s'appelait *Apîto*, de l'Est *Bakkou* et celui de l'Ouest *Manou*, parfois *Onkîl* la région de vie.

Quand on découvrit que ni Bakkou, ni Manou ne bornaient le monde, on se contenta de reculer les *piliers* à perte de vue en leur conservant leur nom.

La chaîne de montagnes, qui naissait à l'Ouest du pic de Manou, se haussait

assez rapidement sur la rive nord de la Méditerranée jusqu'à la région macédonienne actuelle, pour s'interposer bientôt comme un écran entre l'Égypte et l'Europe occidentale.

La vallée étroite qu'elle masquait s'appelait *Daït* depuis les temps les plus reculés. Le nom de Daït et l'épithète *Daïti* habitant du Daït se rencontrent fréquemment dans les textes des Pyramides et appartiennent au vieux fond de la langue.

La *nuit* l'enveloppait éternellement de ses ombres lourdes et l'emplissait d'un air épais, irrespirable aux vivants.

Le *soleil* était un disque de feu posé sur une barque. Le courant du *fleuve céleste* l'entraînait d'un mouvement toujours égal. Du soir au matin, il disparaissait dans les gorges du Daït, sa lumière n'arrivait plus jusqu'aux hommes et c'était la nuit.

Le *To-noutri* la terre des dieux com-

mençait au-delà du *Manou*, le pilier de l'Ouest, la région de vie.

Les Egyptiens s'intitulaient *Romitou*, *Rotou*, les hommes; leur patrie était *Qimit*, la terre noire.

Les plus anciens monuments égyptiens ne mènent pas au-delà de 6,000 ans; mais ils sont d'un art si fin, si bien arrêté dans ses grandes lignes, ils révèlent un système de gouvernement et de religion si ingénieusement combiné qu'on devine, derrière eux, un long passé de siècles accumulés. Pour M. Maspero il était possible de placer les débuts des Egyptiens aux ans 8 à 10,000 avant notre ère.

L'aménagement des eaux et la conquête des terres cultivables sont l'œuvre des générations sans histoire qui peuplèrent la vallée du Nil. La légende attribue l'idée du système et en partie son exécution à Osiris.

Dans la vallée du Nil, des populations autochtones ont laissé leurs traces depuis le Fayoum jusqu'à la première cataracte (1).

Certains auteurs comme Flinders Pétrie reportent au IX^e millénaire avant notre ère (9000-8000) l'existence de ces habitants de l'Égypte pré-dynastique, d'autres la limitent au VII^e millénaire (7000-6000).

Ces peuples primitifs se révèlent à nous surtout par leurs tombes qui ont préservé, à côté de leurs restes mortels, des produits de leur industrie.

Les premières tombes, telles qu'on les connaît aujourd'hui par centaines dans la vallée du Nil, sont des fosses rondes, ovales ou quadrangulaires facilement ouvertes dans le sable ; le cadavre y reposait dans la position accroupie du primitif au repos. Dans

(1) A.-J. Reinach, *L'Égypte préhistorique*.

la tombe, on multiplie autour du mort tout ce qui peut lui rendre la vie sépulcrale plus agréable : pots et écuelles, remplis des meilleurs fruits de la terre, revêtus de peintures qui le replacent près du village ancestral avec sa maison et sa barque ; fard, épingles, peignes et racloirs lui permettent d'achever sa toilette ; harpons, pointes et couteaux en pierre ; chien en terre glaise l'aideront à guerroyer et à chasser. On enferme les provisions dans des récipients en terre dure ; on lui donne une servante qui pétrit en galette la pâte d'orge ou l'écrase pour en extraire la bière sa boisson favorite. S'il n'est pas besoin d'envoyer au défunt des compagnons humains ou animaux, c'est qu'il suffit d'en grouper les images auprès de lui.

Puis on s'attache à donner au défunt une demeure suprême mieux conditionnée. D'abord, de grands coffres en argile, puis l'argile est remplacée dans

la chambre funéraire d'Hiérakonpolis par des parois en briques badigeonnées au lait de chaux sur lesquelles se détachent en peintures animées des scènes de la vie rurale ou fluviale. Les parois de l'excavation rectangulaire sont soutenus par un revêtement de briques auquel s'appuient un pavement et un plafonnement en bois.

Dès la première dynastie Hesepti et Den, profitant de l'habileté acquise dans la taille et le polissage des pierres dures par les artisans de l'époque néolithique, remplacent dans la tombe royale, le bois et la brique par un appareil de calcaire et de granit. En même temps, la tombe gagne en longueur et en profondeur et l'on ouvre tout autour une quarantaine de petites chambres qui reçoivent en ordre toutes les provisions dont le Pharaon pourrait avoir besoin, tout ce qui lui a été utile et agréable sur terre, ses bijoux, ses palettes qui célèbrent des exploits, ses

femmes, ses fidèles, ses serviteurs (3400-3000).

D'abord annoncée à l'extérieur par un simple enclos, au milieu duquel se dressait une stèle comme celle du Roi-serpent, la tombe apparaît bientôt, surmontée d'un *tumulus* destiné à la soustraire au pillage des animaux et des hommes. Puis ce *tumulus* se régularise entre des parois de briques, qui mesurent jusqu'à 40 pieds de haut, 300 de long et 150 de large. Tjeser, un des derniers souverains de la III^e dynastie (vers 2900 avant notre ère), entassant pour ainsi dire six tombes l'une sur l'autre, élève à Saqqarah la première pyramide à degrés, haute de 60 mètres.

La sécheresse merveilleuse du climat d'Égypte a conservé intacts les restes mortels de ses habitants au V^e millénaire (5000-4000). Accroupis sur une natte, au milieu de leurs cases, c'étaient des hommes à peau blanche, aux yeux

bleus, aux cheveux blonds à tresses épaisses rejetées sur le dos ou parfois remontées sur les tempes et sur le front. Les soins, pour se préserver des moustiques et de l'action du soleil, amenèrent l'emploi de l'huile de ricin en frictions sur la peau, des fausses tresses et de fausses boucles de cheveux. En même temps que cette perruque bleuâtre qu'aimera le noble égyptien, le primitif porte la barbe en pointe qui à l'époque historique sera le privilège des dieux et des rois. Les peintures et les tatouages recouvraient les corps nus. Les femmes paraissaient généralement nues ou munies d'une ceinture d'où tombe un jupon court. Des coquilles servaient de parures et de moyens de défense.

Pour se protéger à la chasse ou à la guerre, les primitifs employaient la peau épaisse de certains animaux. Une peau tendue sur une armature de bois devint le bouclier. Un arc, les flèches,

les javelots et les lances à têtes aigües en silex arment les mains. Un bâton à gros bout, qui devait subsister comme insigne de commandement, dès que ce bout fut remplacé par un bloc de pierre dure, taillée en fuseau ou en disque, vint en former la *massue*, qui resta dans les cérémonies religieuses l'arme rituelle du *roi*. Les grands silex de l'époque pré-dynastique furent taillés en forme de couteaux avec une perfection que l'âge de la pierre n'a atteinte nulle part ailleurs. De grandes courroies à pierres ou à nœud coulant, bola ou lasso, serviront toujours à la prise du taureau. Le casse-tête flexible ou boomerang complète la série des armes.

Les établissements des primitifs paraissent descendre progressivement du plateau sableux qui mène au désert lybique, s'arrêtant de préférence aux abruptes échancrures que les Oueds du plateau ont approfondis pour des-

endre dans la vallée du Nil. En haut s'établissait l'atelier de taille du silex ; en bas la nécropole indique le voisinage du village dont il reste parfois, sous les buttes remplies de débris de toutes sortes, des couches de joncs et de roseaux. Le cône de déjection de l'Oued, en se mêlant au limon de la vallée, offrait aux villageois un incomparable terrain de culture tandis que les collines recélaient toute une faune sauvage.

Le village a disparu, mais ses habitants en ont laissé des représentations sur les falaises qui les dominaient ou sur les vases donnés aux morts en souvenir. Sorte de forteresse avec fossé et glacis surmonté d'une palissade ; au centre, deux tours paraissent flanquer un bâtiment bas, qui parfois se prolonge de part et d'autre. Sur une des tours s'élève très haut l'enseigne du clan.

Pendant que les femmes se livrent à

la cueillette ou puisent de l'eau, les hommes du clan, armés d'un bâton crochu, circulent au milieu des troupeaux d'autruches ou de cervidés. D'autres hommes tiennent des animaux prisonniers; ils reviennent de la chasse ou effectuent un essai de domestication. Plus loin, des guerriers livrent des batailles générales ou des combats singuliers à des ennemis venus des villages voisins ou descendus des dahabiehs (barques) accostées aux rives du fleuve.

Le bœuf, l'âne, le porc et l'oie paraissent à demi-domestiqués; l'autruche et quelques gazelles sont peut-être apprivoisées.

L'Egyptien néolithique connaît l'orge et sa liqueur comme boisson, le ricin pour son huile, la galette d'épeautre, les légumes, fève, lupin, l'oignon qui deviendra sacré, les fruits du nénuphar rouge ou du lotus, les tiges du papyrus, etc.

L'Egyptien vit alors, surtout de la chasse et de la pêche.

Grands chasseurs, les primitifs de l'Egypte, comme les hommes des cavernes de France, ont acquis de la vie et des formes animales une connaissance approfondie qui se manifeste du graphite à la tablette ciselée. Bien qu'il ne dispose que d'outils en silex, l'art de l'Egypte préhistorique atteint une perfection surprenante. Comme tourneurs, sculpteurs et peintres de vases surtout, les Egyptiens de l'âge historique ne sauraient rivaliser avec leurs ancêtres. Les premiers récipients ont été faits de cuir tanné et de joncs tressés. C'étaient des outres de peau et des paniers de roseaux qu'avaient sous les yeux les premiers hommes qui modelèrent l'argile sédimentaire et le limon du Nil. Les modèles des longues calabasses, des gourdes et des amphores coniques devront être cherchés dans le sac de cuir et dans la dépouille ligueuse

que fournissent nombre de cucurbitacés. A des géodes grossièrement évidées succédèrent de larges récipients, taillés dans les pierres dures. Lorsqu'on commença de ciseler sur la panne un véritable lacis de lignes droites, c'est que l'artisan avait sous les yeux des paniers en vannerie. Bientôt il cherche à transformer les zigs-zags rectilignes en éléments végétaux : le sycomore, l'aloès, le palmier, le lotus, etc., se succèdent sur les vases. Puis sur terre courent les gazelles, les mouflons, dans les eaux nagent les hippopotames et les crocodiles. L'artiste aborde même la représentation du village. Une taille plus étroite et des hanches plus larges suffisent à distinguer les femmes. Plus petits les hommes ont toujours un instrument de chasse à la main ; les guerriers se reconnaissent à la peau de panthère et les chefs aux plumes qui s'élèvent sur leur tête. Des captifs accroupis, montrent leur face lamenta-

bles ; puis l'artiste a voulu modeler la forme féminine.

C'est surtout dans les têtes de massue ou de sceptre et dans ses palettes de schiste que la glyptique historique a produit ses chefs-d'œuvres. C'est avec des outils en silex qu'ont été modelées d'innombrables statuettes en pierre, en plomb, en ivoire, en nacre ou en lapis-lazuli. L'émail vient enfin vivifier les terres cuites et la peinture se donne carrière sur les murs de la tombe d'Hierakonpolis. Partout les primitifs s'efforcent d'imiter la nature avec une évidente recherche de l'exactitude.

Dès le début des dynasties (3400), des spécimens d'écritures cursives attestent que ce système graphique était d'antique tradition. A côté de l'écriture hiéroglyphique apparaissent des signes linéaires dont la grande simplification implique le long usage.

En l'an 4241 avant notre ère, les gens du Delta ont fait la première observation

astronomique enregistrée. Ils ont adopté l'année de 365 jours avec 12 mois de 30 jours et 5 jours intercalaires commençant aux premiers jours de juillet, au lever héliaque de Sirius. Ce système inventé par les *Anou* d'Héliopolis, introduit à Rome, est celui que nous suivons encore.



Les documents nouveaux ne font que confirmer l'antiquité du groupement en communauté ou classe, se considérant comme issue d'un même germe, dirigée par des chefs gardiens et porteurs du germe ancestral. La famille se groupait autour de la *mère*. A ce titre celle-ci était maîtresse de la maison. Dans un *matriarcat* primitif la descendante du dieu, du *lolem* souche du clan, dirigeait le clan. On peut se demander, si ce n'est pas pour indiquer cette prépondérance de la mère

dans la vie intérieure du clan, que les artistes primitifs représentaient les femmes non seulement deux fois plus larges, mais deux fois plus hautes que les hommes.

Les deux premières dynasties thinites (3400-2900 environ) ont laissé les merveilles des tombes royales d'Abydos et de Négaddah. Les ouvriers de ces tombes et les œuvres d'art qu'elles contiennent paraissent appartenir à la population conquise par les guerriers des Aha et des Narmer. Les ivoires, les massues en pierre dure, les palettes en schiste des rois thinites sont l'aboutissement naturel de celles des tombes préhistoriques.

Après une guerre entre les clans Osiriens cantonnés au centre de l'Égypte et les clans Sethiens habitant le Delta, les Osiriens vaincus auraient fait appel à leurs voisins du sud, les clans Horiens. Après une longue série de guerres ces *Compagnons d'Horus* auraient rejeté au

nord les *Conjurés de Seth*, installant leurs grandes villes autour des temples de leurs dieux : Hierakonpolis, Eilei-tyapolis, Koptos, Edfou, Denderah, Abydos et Thinis. Pendant longtemps, à côté de ce royaume de la Haute-Egypte et en lutte avec lui, subsista un royaume de Moyenne et de Basse-Egypte. Le premier chef horien qui, arrêtant au Mur Blanc de Memphis les incursions de Anou, fit rentrer dans son royaume la Moyenne Egypte, *Men Aha* devint alors sous le nom de *Ménès*, la souche des dynasties égyptiennes (3400 avant notre ère). Il fallut néanmoins après lui, encore huit de ces batailleurs jusqu'à ce que Kaseckhem Besch, premier Pharaon de la II^e dynastie, après avoir tué les 47,209 nordistes énumérés sur la base de sa statue, put réunir définitivement les deux royaumes (vers 3200 avant notre ère). On se trouve en présence de l'impossibilité de définir aucune différence

essentielle, tant entre les *Anou* du Nord et du Sud, qu'entre les clans antérieurs à la conquête horienne. Bien qu'ennemis, les peuples qui ont formé l'Égypte paraissent apparentés entre eux. La barbe et la chevelure blondes ou rousses, le teint clair, les yeux bleus, la dolicocéphalie relative que l'on constate sur les monuments pré-dynastiques, sont des traits de la branche libyenne de la race blanche qui paraît avoir peuplé tout le bassin méditerranéen à l'époque néolithique.



Ce qu'on distingue d'abord en pénétrant dans le monde mystérieux de la religion égyptienne, c'est une véritable plèbe divine dont les membres représentent chacun une fonction, un moment dans la vie de l'homme ou de l'univers.

Ce peuple de dieux renfermait des

éléments étrangers dont les Egyptiens eux-mêmes connaissaient l'origine. Ils savaient que *Hâthor*, la vache nourricière s'était établie chez eux en des temps anciens et ils l'appelaient la dame de Pouanit, selon le nom de sa patrie première. *Bisou* l'avait rejointe par la suite des siècles. Il s'était manifesté d'abord comme un léopard, puis comme un homme vêtu de la peau d'un léopard, mais un homme de figure étrange et de caractère inquiétant, un nain à la grosse tête et aux pommettes saillantes, à la bouche largement ouverte, d'où pendait une langue énorme, un homme à la fois belliqueux et jovial, ami de la danse et des combats.

Ce panthéon mélangé graduait ses nobles, ses princes et ses rois et représentait en chacun d'eux l'un des éléments qui constituaient le monde ou qui en réglaient l'ordonnance.

Le ciel, la terre, les astres, le soleil, le Nil comptaient pour autant de per-

sonnes respirantes, pensantes, dont la vie se révélait chaque jour. On les adorait d'un bout de la veillée à l'autre et le peuple entier s'accordait à proclamer leur puissance souveraine. Mais le consentement cessait dès qu'il essayait de les nommer, de définir leur pouvoir et leurs attributs, de préciser le corps qu'ils revêtaient ou les rapports qu'ils entretenaient entre eux. Chaque bourgade les concevait et les figurait à sa manière.

Le disque de feu par lequel le soleil se révèle aux hommes était un dieu vivant appelé Râ ainsi que l'astre lui-même.

Le soleil parcourait le ciel dans des barques-fées qui glissaient sur le fleuve céleste. Parfois, *Apopi*, un serpent gigantesque analogue à celui qui se cache encore sous le *Nil* d'ici-bas et qui en dévore les berges, sortait du fond des eaux et se dressait sur le chemin du dieu et la lutte s'engageait.

Dans certains moments fort rares, Apopi paraît l'emporter et son triomphe sur Râ fournit une explication de l'éclipse solaire.

La croyance au *serpent monstrueux*, qui habite au fond du Nil et qui incarne le génie du fleuve, est fort répandue dans la Haute-Egypte. Au retrait de l'inondation il produit les éboulements qui souvent détruisent les berges et mangent des champs entiers. On lui fait alors des offrandes de dourah, de poulets, de dattes qu'on lui jette pour apaiser sa faim.

Le disque pâle de la lune suivait celui du soleil en barque à des heures de distance. Le dieu-lune *Thot* est représenté au sommet des stèles, seul assis dans sa barque, sous la forme d'homme à tête d'ibis ou de disque lunaire... Il fournissait chaque mois quinze jours de jeunesse et de splendeur croissante que suivaient quinze jours d'agonie et de pâleur progressive ; il naissait pour

mourir et mourait pour renaître douze fois dans l'année et chacune de ses crises mesurait un mois aux habitants du monde.

A mesure que la barque lunaire montait à l'horizon, les étoiles apparaissaient l'une après l'autre dans le firmament. Sept d'entre elles, où nous sommes accoutumés à deviner un *chariot*, pour les Egyptiens appartenaient à *Sit-Typhon*.

L'identité d'*Osiris* et du Nil était bien connue des écrivains de l'époque classique. Les dieux-Nils se trouvent établis et adorés de préférence dans les localités où un changement important s'opère dans le régime des eaux : Khnoumou à l'entrée en Egypte, Harshafitou aux gorges du Fayoum, Osiris enfin à Mendès et à Busiris vers l'embouchure de sa branche médiane, celle que les habitants considéraient comme étant le Nil par excellence.

Isis, de Bouto, exprimait à leurs

yeux l'*humus noir* de la vallée, sur laquelle l'inondation s'étend et qu'elle rend mère d'année en année.

Au contraire la terre, en général, la terre appareillée au ciel, la terre avec ses continents, ses mers, ses alternances de déserts arides et de contrées fertiles, était un homme, Phtah à Memphis, Amon à Thèbes, Minou à Koptos et à Panopolis.

Comme les dieux-terre, les dieux-ciels se partageaient en deux groupes : l'un féminin *Hâthor* de Denderah ou Nit de Saïs ; l'autre d'hommes identiques à Horus ou dérivés de lui.

Râ, le disque solaire, trônait à Héliopolis.

Chacun de ces dieux féodaux nourrissait naturellement ses prétentions à la *domination universelle* et se proclamait le suzerain, le père de tous les dieux. Sa suzeraineté effective s'arrêtait où commençait celle de ses pairs qui régnaient sur les nômes voisins.

Isis s'intitulait dame et maîtresse à Bouto, comme Hâthor à Denderah, comme Nit à Saïs. Les dieux-mâles étaient rois, elles étaient reines, les bêtes comme les humains. Hâthor de Denderah était une vache, Bastis de Bubaste une tigresse, Neckabit d'El-Kab était le vautour qui voltige au-dessus de la tête des Pharaons. Hermopolis vénérail l'Ibis et le Cynocéphale de Thot. Sît s'incarnait dans une gerboise ou dans un quadrupède fantastique l'*animal typhonien*.

La plupart des dieux Nil, Khnoumou, Osiris, Harshâfitou s'incarnent dans un bélier ou dans un bouc : la vigueur des mâles et leur force génératrice les désignent naturellement pour figurer le Nil fécondant et nourricier, donneur de vie et le débordement de ses eaux.

*
*
*

La création pour les théologiens pri-

mitifs n'était que la mise en œuvre d'éléments préexistants.

Les germes latents des choses avaient dormi pendant des âges dans le sein de *Nou* l'eau ténébreuse. Quand le temps fut venu le dieu de chaque cité anima les germes latents, les ordonna suivant son génie particulier.

Dans les cités orientales du Delta on admit que le ciel et la terre était un couple perdu dans le *Nou* et qui se tenait étroitement embrassé. Le jour de la création, un dieu nouveau, *Shou*, se glissa entre les deux et saisissant *Nouït* à pleines mains la haussa par-dessus sa tête à toute volée de ses bras.

Le buste étoilé de la déesse s'allongea dans l'espace, la tête à l'Ouest et devenait le ciel. Ses pieds et ses mains retombaient sur notre sol, c'étaient les quatre *piliers* du firmament sous une autre forme.

L'époux de *Nouït*, *Sibou*, frappé d'immobilité par le créateur, demeura pé-

trifié dans la pose où il se trouvait. Depuis, ses flancs se sont couverts de verdure, les générations des animaux et des hommes se sont succédé sur son corps.

L'aspect, des plaines inondées du Delta et du fleuve qui les sillonne et les féconde, des sables du désert qui les menacent, avait inspiré, aux théologiens de Mendès et de Bouto, une explication du mystère de la création, où les divinités féodales de ces cités et de plusieurs villes voisines, *Osiris*, *Isis*, *Sît* remplissaient le rôle principal.

Osiris représenta d'abord le Nil inconstant et sauvage des époques primitives, puis son cours s'était transformé en un bienfaiteur de l'humanité, l'être bon par excellence, Ounnofriou, Ounnophris.

Maître de la principauté de *Didou*, il y trônait sans rival. La plus célèbre de ses idoles était le *Didou*, ou *Tat*, nu ou habillé, le fétiche formé des quatre co-

lonnes superposées qui avait donné son nom à la principauté : *Pi-Binibdidi*, Mendès des Grecs, aujourd'hui El-Amdid.

Isis, la femme aux cornes de vaches, était à l'origine une divinité indépendante qui résidait à Bouto, au milieu des étangs. Sans mari, sans amant elle avait conçu de sa propre activité, puis mis au monde et allaité un petit Horus.

Isis personnifiait la plaine grasse et noire du Delta. Le Nil monte, déborde, séjourne sur le sol, chaque année il épouse la terre qui sort verte et féconde de ses embrassements. Le mariage des deux éléments suggéra celui des deux divinités. Osiris épousa Isis et adopta Horus.

Sit était l'esprit de la montagne, la pierre et le sable, la terre rouge et sèche, par opposition à la terre humide et noire de la vallée. Les ravages du soleil et du vent du sud l'ont fait transformer en un soleil meurtrier et dévo-

rant. Sur un corps de lion ou de chien, il levait une tête fantastique au museau grêle et recourbé, aux oreilles droites et coupées carrément. Il revêtait aussi une tête humaine. La queue fendue à l'extrémité, se hérissait raide derrière lui. Traître et cruel, il était toujours prêt à brûler les moissons de son souffle enflammé et à étouffer l'Egypte sous un linceul de sable mouvant.

La guerre commença entre Osiris et Sit. La création du monde avait mis en présence les dieux destructeurs et les dieux nourriciers.

Dès qu'on arrive à *Osiris* et à *Sit*, on remarque dans leur légende une sincérité de sentiments et une vivacité d'imagination qu'on ne rencontre jamais dans les annales de Shou et de Sibou.

La vie d'Osiris se mêlait intimement à celle des Egyptiens et son acte le moindre influait sur leur destinée d'un

contrecoup immédiat. On suivait le mouvement de ses eaux, on notait les péripéties de ses luttes contre la sécheresse.

Il est la vie ; il est le bon *Ounnofriou* et *Isis*, associée à ses efforts, devient comme lui le type de la bonté parfaite.

Dans le temps où Osiris se développe pour le mieux, Sit se transforme pour le pis et gagne en méchanceté tout ce que son frère acquiert en élévation morale. Ce qui était d'abord lutte instinctive du désert contre le Nil, de l'eau contre la sécheresse, se change en inimitié raisonnée et volonté de détruire. Il n'y a plus conflit de deux éléments mais guerre entre deux dieux, dont l'un travaille à donner la *richesse*, quand l'autre s'efforce de l'anéantir, dont l'un est le *bien* et la *vie* quand l'autre incarne le *mal* et la *mort*.

Osiris avait été le modèle des rois justes et pacifiques. Il voulut l'être

également des conquérants, dompteurs de peuples. Il remit la régence à Isis et partit en guerre contre l'Asie avec Thot l'Ibis et le Chacal Anubis. Il attaquait les hommes par la douceur et la persuasion, les amollissait par des chants où les voix se mariaient aux instruments et leur enseignait les mêmes arts qu'il avait révélés aux Egyptiens. Nul pays n'échappait à son action bienfaisante ; il ne revint aux bords du Nil qu'après avoir parcouru et civilisé la terre d'un horizon à l'autre.

Sit invita son frère *Osiris*, à un banquet. Par trahison, il le fit entrer dans une caisse solidement fermée qui fut jetée dans la branche Tanitique du Nil et charriée jusqu'à la mer. *Isis* partit à la recherche du coffre et le retrouva échoué près de l'embouchure du fleuve à l'ombre d'un acacia gigantesque. *Isis* avec l'aide d'*Horus*, de *Nephtys*, d'*Anubis* et de *Thot*, fit du corps d'*Osiris* une momie impérissable.

VIII

QUELQUES SOUVENIRS

GRECS

Hésiode ayant sans doute tous les documents de son temps, par les prêtres de Dodone ou de Krète, connaissant les mythes des anciens cultes remplacés par les cultes helléniques, rapporte et cherche à classer dans sa Théogonie les idées de son temps sur la création du monde et sur les temps qui suivirent.

Avant toutes choses fut *Khaos*.

Et puis *Gaia*, la terre au large sein, (la terre de l'ancien monde dénommée par les Grecs).

Et puis *Eros* le plus beau d'entre les dieux immortels, qui rompt les forces et qui de tous les dieux et de tous les hommes dompte l'intelligence et la sagesse. (C'est la *force vitale*.)

Et de Khaos naquit *Erebos* (la terre de l'Europe occidentale désignée par certains migrants probablement égyptiens), et la noire *Nyx*, la nuit étoilée (la nuit polaire, semblable à la déesse égyptienne *Nouïl*, le ciel étoilé.)

(*Er*, *Ere-b* se rapportent d'abord à la région de vie, plus tard ils se rapporteront au séjour des morts).

Et d'abord *Gaia* enfanta son égal en grandeur l'*Ouranos* étoilé (avec l'arrivée des migrants chaldéens, 5,000 avant notre ère).

Puis elle engendra les hautes montagnes, et puis *Pontos* la mer stérile qui bout furieuse.

Et puis unie à Ouranos elle enfanta *Okeanos* aux tourbillons profonds, et *Koios*, et *Kreyos* et *Hypérion* et *Iapétos* (quatre dieux de l'activité humaine), et *Théia* (la terre de l'Europe occidentale), et *Rhéia* (la terre d'Europe sud orientale), et *Thémis* (la justice), et *Mnemosyne*, la mémoire, et *Phoibée* couronnée d'or (probablement l'Irlande) et l'aimable *Téthys* et le subtil *Kronos* le plus terrible de ses enfants qui prit en haine son père céleste.

Et Gaia enfanta les *Kyklopes* : *Bron-tès*, *Steropès*, *Argès* (volcans d'Italie et de l'Asie mineure) qui forgèrent la foudre; *Kottos*, *Briareos* et *Gygès* (volcans groupés au massif central des Gaules), race superbe et cent bras se raidissaient de leurs épaules, et chacun d'eux avait cinquante têtes qui s'élevaient du dos au-dessus de leurs membres robustes. Et leur force était immense, invincible dans leur grande taille. De tous les enfants du ciel et de la terre,

ils étaient les plus puissants. Et ils étaient odieux à leur père dès l'origine et comme ils naissaient l'un après l'autre, il les ensevelissait, les privant de la lumière dans les profondeurs de la terre.

Dès que Gaia eut créé la race du blanc acier (des métaux 2,500-100), elle fit de ce métal une faux (1900-100) qu'elle remit entre les mains du grand et subtil Kronos (5000-4000). C'est avec la faux (du temps) que le Ciel étoilé fut mutilé et contraint de laisser sa place à une divinité nouvelle, son fils Kronos.

Et le grand Ouranos, maudissant les fils qu'il avait engendrés, les nomma *Titans*.

Et parmi les innombrables enfants de Nyx, la *mort*, le *sommeil*, les *Moires* implacables qui distribuent les destins et poursuivent le crime, *Némésis* la vengeance, *Eris* l'opiniâtre discorde, l'*oubli*, les batailles, le carnage des guerriers et *Ate* la folie, s'élèvent les

Hespérides à qui les pommes d'or sont confiées et les arbres qui les portent et Horkos terrible aux hommes terrestres et qui les frappe si l'un d'eux tente de se parjurer.

Pontos engendra *Néreus*, véridique, ennemi du mensonge, on le nomma le *vieillard* parce que ses décisions sont équitables et sages.

Pontos eut de Gaia le grand *Thaumas*, le robuste *Phorkys*, *Keto* (la baleine) et *Eurybia* au cœur d'acier.

Et de Néréus et de l'Océanide Doris (1500) naquit la race charmante des déesses dans la mer stérile: Amphitrite, Thétis, Glauké, Protomedeia, Galathea... Ainsi de Néréus naquirent cinquante filles, les *Néréides* habiles aux travaux irréprochables.

Et Keto (la baleine) donnait à Phorkus les *Graies*, les *Gorgones* qui habitent près de l'Océan, aux dernières extrémités, vers la nuit où sont les *Hespérides*.

Et Poseidaon s'unit à la Gorgone *Médousa*, dans une molle prairie, sur des fleurs printanières.

Et lorsque *Perseus* eut coupé la tête de la Gorgone, le grand *Krysaor* naquit d'elle (1900), ainsi que le cheval *Pégasos*. Celui-ci fut ainsi nommé parce que ce fut près des *sources okéaniennes* qu'il naquit, et celui-là, parce qu'il tenait une *épée d'or* dans les mains.

Et *Krysaor* engendra *Géryon* aux trois têtes, s'étant uni à l'Okeanide *Kalirhoé*.

Enfin *Keto* (la Baleine) unie à *Phorkus* enfanta un serpent terrible qui, dans les flancs de la terre noire, aux extrémités du monde, garde les pommes d'or (*Erichthonios*).

Et *Téthys* conçut d'Okeanos et enfanta les fleuves tourbillonnants (1800-1200).

Et *Téthys* enfanta aussi la race sacrée des *Nymphes* qui sur terre élèvent les jeunes gens : *Elektré*, *Doris*, *Europé*,

Métis, *Asie*, etc., et *Styx* qui l'emporte sur toutes les autres. Il y a trois mille filles rapides d'Okéanos dispersées sur la terre et dans les lacs profonds. Et il y a autant de fleuves, fils d'Okéanos enfantés par la vénérable Téthys. Il serait difficile à un homme de dire tous leurs noms, mais ceux qui habitent leurs bords les connaissent tous.

Et Théia, unie à Hypérion, enfanta le soleil *Hélios*, la lune *Séléné* et *Eôs* l'aurore.

Et Eurybia, unie à Kreyos enfanta le grand *Astraios* (le ciel étoilé), le géant *Pallas* et *Persès* qui excellait dans tous les travaux.

L'aurore *Eôs*, unie au grand *Astraios* enfanta les vents impétueux, *Zéphyros* (le vent d'Ouest), *Boréas* le vent du Nord et *Notos* le vent du Midi. Puis elle enfanta l'étoile porte-lumière, née au matin et les astres resplendissants dont Ouranos est couronné.

Et *Styx*, l'Okéanide, unie à *Pallas*,

enfanta le courage, la victoire, la force et l'honneur. Styxvint la première avec ses enfants dans le large Ouranos pour combattre les Titans. Zeus l'honora et voulut qu'elle fut le grand serment des dieux et que ses enfants demeurassent toujours avec lui (1500-700).

Et Phoïbé enfanta *Leto* au péplos bleu, et l'illustre *Asterié* (la nuit étoilée) que Persès conduisit dans sa demeure où elle devint son épouse et enfanta *Hekaté*. A celle-ci Ouranos donna de commander sur la terre et sur la mer stérile. Tous les honneurs que les enfants de Gaia et d'Ouranos ont reçu de la Moire, Hekaté les possède, car le Kronide ne lui a enlevé ni la puissance ni aucun des honneurs qu'elle possédait sous les anciens dieux Titans. Déesse honorée sur la terre, dans le ciel et sur la mer, elle est encore plus puissante.

Celui qu'elle veut aider magnifiquement elle l'aide et il brille dans les assemblées des hommes, si elle veut.

Quand les guerriers s'arment pour le combat terrible, alors la déesse favorise qui elle veut et à ceux-ci elle accorde une prompte victoire et elle donne la gloire. Elle s'assied auprès des rois quand ils jugent. Elle favorise les guerriers, les nautonniers quand elle veut. Avec Hermès, elle multiplie, dans les étables, les troupeaux de bœufs, de chèvres, de brebis laineuses, et, à son gré, elle en accroît le nombre ou le diminue.

Et Rheia domptée par Kronos enfanta une illustre race : *Istié*, *Déméter*, *Herè*, le puissant *Aidès*, *Poseidaon* et *Zeus*, père des dieux et des hommes, dont le tonnerre ébranle la terre large (1500-700).

Zeus délivra les Géants Ouranides enchaînés. Ils lui rendirent grâce de ce bienfait ; ils lui donnèrent la blanche foudre et le tonnerre : depuis confiant dans ses armes Zeus (céraunien) com-
manda aux dieux et aux hommes.

Et Iapétos épousa l'Okéanide *Klyméné* (5000). Elle enfanta *Atlas* (2500), *Menoïtos*, *Prométhéus*, *Epimetheus*.

Menoïtos frappé de la foudre fut englouti dans l'Erebos.

Par une dure nécessité, Atlas soutient le large Ouranos aux extrémités de la terre, en face des sonores Hespérides.

Et Prométhéus, ayant dérobé un fragment du feu inextinguible, le donna aux hommes ; Zeus fit enchaîner Prométhéus à une *colonne* où il subissait un supplice éternel qui ne prit fin qu'à l'arrivée de la *force héracléenne* (en Asie Mineure vers 1500-1200).

Pendant la guerre entre les dieux du ciel, nés en Europe sud-orientale et les dieux Titans, forces de la nature en Occident, il se livrait des batailles terribles. Les Géants ouranides (les hauts volcans éteints des régions atlantiques) y intervinrent au moyen de leurs têtes nombreuses élevées (au-dessus du plateau central des Gaules). Ils arrêtaient

(les masses nuageuses) les Titans qui escaladaient le Ciel et en obscurcissaient l'éclat. La foudre (que les *Kyklopes* de l'Europe sud-orientale avaient donnée à Zeus, 1500) commençait à dissiper les masses titaniques, amenant la *précipitation* de ces masses atmosphériques dans les profondeurs de la terre large, et de là dans les profondeurs du Tartaros.

Un enclos d'airain (à l'époque de l'airain) environne le Tartaros et la nuit répand trois murs d'ombre autour de l'ouverture, et au-dessus sont les racines de la terre et de la mer stérile.

Ce lieu n'a point d'issue, Poseidaon en a fait les *portes* d'airain, et un mur l'entoure de toutes parts, et là *Gygès*, *Kollos* et *Briaréos* habitent sûrs gardiens de Zeus tempétueux, et là, de la Terre sombre et du Tartaros noir, de la Mer stérile et de l'Ouranos étoilé sont rangés les sources et les limites... C'est un gouffre énorme... Et là, de la Nuit noire

la demeure horrible se dresse, toute couverte de sombres nuées.

A l'entrée, le fils de Iapétos soutient le large Ouranos, debout, de sa tête et de ses mains infatigables et plein de vigueur.

Et tout au fond sont les demeures sonores du dieu souterrain, du puissant *Aidès* et de la terrible *Persephoné*.

Et là, aussi habite la déesse effroyable aux dieux, *Styx* la fille aînée d'Okéanos au prompt reflux. Loin des dieux, elle habite des demeures illustres, couvertes de rochers énormes, et dont l'enceinte est soutenue jusqu'à l'Ouranos, par des colonnes d'argent.

Et les dieux consacrèrent au serment l'eau incorruptible de *Styx*. Cette eau antique qui traverse ce lieu aride, où de la Terre sombre, de l'Okeanos et du Tartaros noir, et de l'Ouranos étoilé, sont rangées les sources et les limites.

Et devant le seuil les Titans habitent par delà le Khaos couvert de brouil-

lards, mais les illustres alliés de Zeus, qui tonne fort, ont leurs demeures aux sources de l'Okéanos : Briareos, Gygès et Kottos.

Et dès que Zeus eut chassé les Titans de l'Ouranos, la Grande Gaia enfanta son dernier-né, *Typhoëus*, ayant été unie d'amour au Tartaros (1500).

(Hésiode donne une description de cette tempête typhonienne.)

Et elles étaient actives au travail les mains, et ils étaient infatigables les pieds du dieu robuste (*Typhoeus*) et de ses épaules sortaient cinquante têtes d'un horrible dragon dardant des langues noires. Et des yeux de ces bêtes monstrueuses, à travers les sourcils flambait du feu... Et des voix sortaient de toutes ces têtes affreuses, rendant des sons de toutes sortes, ineffables, semblables aux voix mêmes des dieux, ou à la voix énorme d'un taureau mugissant ou féroce, ou à celle d'un lion à l'âme farouche, ou

chose prodigieuse à l'aboiement des petits chiens, ou au bruit strident des hautes montagnes.

Et peut-être qu'un jour Typhoéus eut commandé aux mortels et aux immortels. Zeus tonna, frappa Typhoéus et le dompta lui-même sous les coups.

Et d'Amphitrite, et de Poseidaon naquit le puissant *Triton* qui de la mer habite la profondeur.

Et de Metis et de Poseidaon naquit aussi *Tritogéneia* (4000-3000). Hère enfanta *Héphaistos* qui apportait la hache de bronze (riche en étain, 1900). Zeus fut dit avoir fait sortir de sa tête *Tritogéneia* toute armée et casquée (1500).

De Zeus et d'Heré naquirent alors *Hébé*, *Arès* et *Eileithya*.

Kallirohé l'Okéanide qui, avec Khrysaor à l'épée d'or, avait engendré Géryon aux trois têtes, donna le jour à *Ekhidna*, moitié nymphe aux yeux noirs, moitié serpent monstrueux,

nourri de chairs crues dans les antres de la terre divine (1800).

Et sa demeure est au fond d'une caverne, sous une roche creuse. Et elle était enfermée dans Arimos, sous la terre, la morne Ekhidna, la nymphe immortelle et l'on dit que Typhaon s'unit d'amour avec elle, ce vent impétueux et violent, avec cette belle nymphe (régionale) aux yeux noirs.

Et elle enfanta le monstrueux et infame *Kerberos*, chien mangeur de chair crue, à la voix d'airain, aux cinquante têtes, impudent et vigoureux.

(Avec la *force héracléenne*, vers 1500 avant notre ère, elle devait engendrer les Scythes).

* * *

Les mythes rapportent ce que les anciens ont vu, ont compris ou ont cru comprendre.

Hésiode rapporte les mythes en s'ef-

forçant de les classer et n'y parvient pas toujours. On peut essayer de placer les indications d'Hésiode sur une échelle chronologique dont quelques points paraissent possibles à déterminer.

Les forces de la nature, personnifiées, portant chacune le nom d'une divinité, apparaissent alors manifestant les découvertes successives de leurs adorateurs. Le nom d'une divinité peut servir à désigner le clan, la tribu, le peuple adorateur de cette divinité. L'apparition de ce nom annonce parfois l'apparition d'un peuple migrateur dans l'Europe occidentale. Mais alors les œuvres de ce peuple encore visibles à la surface de la terre doivent permettre de vérifier le séjour de ce peuple et ses migrations.

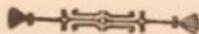
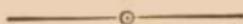


TABLE DES MATIÈRES



<i>Avant-Propos</i>	9
I. La Terre avant l'existence de l'humanité.....	15
II. L'Homme aux temps ter- tiaires	19
III. L'Age paléolithique.....	21
IV. La Période glaciaire.....	59
V. Le Déluge.....	89
VI. Quelques souvenirs chal- déens.....	181
VII. Quelques souvenirs égypt- tiens.....	195
VIII. Quelques souvenirs grecs.	227



COLLECTION

DU

LIVRE MENSUEL



COLLECTION DU LIVRE MENSUEL

COTE-DARLY

Monsieur Sidi

MÉMOIRES D'UN CHAT

Et voici un chat, **Monsieur Sidi**, opulent, toute grâce en ses poils, qui nous conte l'histoire de sa vie heureuse. Et cette histoire nous est contée avec une sensibilité, une ironie, une fraîcheur, dont seraient bien incapables nombre de ses confrères à deux pattes.

Remercions donc Côte-Darly de nous avoir présenté ces mémoires, où **Monsieur Sidi** met à nu sa petite âme de chat clairvoyant aux défauts des hommes, compatissant aux misères des bêtes.

De plus, « Le Livre Mensuel » a excellemment édité cet ouvrage, où de grandes marges éclairent une typographie agréable à lire.

Joseph RIVIÈRE (*Soi-Même*).

ALBERT LANTOINE

La Lanterne

du

Cynique

Certes, il y a lieu d'être satisfait de l'admirable article de *La Vérité* où la grande Séverine rend hommage à la « sagacité » de l'auteur de la *Lanterne du Cynique* ; et le mot de Rosny me réjouit, ainsi que le jugement de Pierre Mille sur « ce livre si spirituellement vrai d'un bout à l'autre », surtout lorsqu'il ajouté qu'il répétera toute sa vie ces deux pensées : « Il faut être encore bien plus intolérant pour se sacrifier soi-même à son dieu que pour lui sacrifier autrui » et « Nous demeurons des croyants — toujours. Toi qui es presque quinquagénaire, tu sais bien que tu es toujours aimé pour toi-même ! » André Lichtenberger lui aussi n'a pas résisté au plaisir de citer cet autre passage sur Marat :

« La Vérité ne pourra jamais sauver de l'opprobre un homme âgé et sorti du peuple qui est tué par une femme jeune et de famille noble », passage qui lui fournit l'occasion d'une glose assez savoureuse. Jean Dème a commenté avec sévérité ces lignes : « Le public n'aime pas les êtres qui s'attachent à leur conviction au point de la vouloir mener jusqu'à sa fin logique. Ils le fatiguent. Les demi-mesures lui donnent toujours une suffisante satisfaction. » Et d'autres et d'autres.

Mais, à l'exception de M. André Lichtenberger dans la *Victoire*, on ne s'est pas appesanti sur la merveilleuse *unité* du livre, sur l'idée maîtresse qui se trouve développée au cours des pages — et à travers les gestes des hommes — avec une troublante et saisissante logique. On a, à propos de ce livre, évoqué La Bruyère... Swift serait plus juste, un Swift qui aurait *pensé* en français. La vérité est qu'on ne peut comparer *La Lanterne du Cynique* à aucune œuvre contemporaine, et qu'il convient de lui appliquer cette épithète si expressive — devenue démodée parce qu'on n'écrit plus pour la mériter — : *un livre de chevet*.

André LONG.

(*Chronique Versaillaise.*)

IANN KARMOR

La Revanche d'Eros

Je crois que le livre de M. Iann Karmor n'aurait rien perdu de sa réelle valeur littéraire si l'auteur avait évité de lui donner la forme romanesque. J'oserais même dire qu'il y eut gagné encore. L'intrigue sentimentale qui se noue, à Salonique, entre Pierre Melgven et Miss Mc Millan est, en effet, si invraisemblable en son développement, qu'elle gâte un peu, par son tour trop fictif, les qualités maîtresses de l'ouvrage, par ailleurs d'un réalisme si impressionnant.

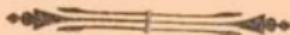
L'ancienne Thessalonique s'évoque sous ses divers aspects, par le seul sortilège des mots. Tout un Orient, assoupi dans la clarté bleue de ses jardins ou anesthésié par les senteurs

capiteuses de sa flore, nous apparaît en tableaux successifs, d'un coloris exact et minutieux.

Un torpillage en mer fournit l'épisode tragique sur lequel se clôt *La Revanche d'Eros*. Avec beaucoup d'art, l'auteur fait oublier, à cet instant, par l'émotion qu'il suscite en nous, tout ce que ses personnages ont de conventionnel. Pierre Melgven et Miss Mc Millan, bien que ne s'étant jamais avoué leur amour mutuel, y meurent cependant en beauté, à la face du Ciel. Et, la scène est vraiment pathétique où nous voyons les corps des deux amants, unis à jamais en une première et suprême étreinte, descendre dans les glauques profondeurs du domaine d'Amphitrite, pour y accomplir, tout à la fois, leur nuptial et funèbre voyage.

LUCIEN PESLIER.

(*Revue des Indépendants*).



Dr ROUBY

Les Fées sont revenues...

Les Fées sont revenues, du docteur Rouby, est un délicieux livre pour enfants. Il contient quatre jolies histoires dont les héroïnes sont la Fée Mauve, la Fée Nanette, la Fée Nacrée et la Fée Fox, et qui eussent fait les délices du bon Nodier. Ces contes sont bien écrits, ce qui ne gêne rien, et pourtant avec la simplicité requise : des paysages agréables, des scènes familières les parsèment pour la joie de nos chers petits ; ils enseignent la bonté, ce qui n'est peut-être pas inutile après quatre années de haines ; ils ont de la saveur, de la gaieté, de l'attendrissement ; ils atteignent bien leur but. Etant des *réalisations*, on ne peut qu'en féliciter l'auteur.

(*L'Echo d'Oran.*)

X* X* X*

Les Roseaux

de

Midas

Pareil à ce barbier de Phrygie à qui pesait son secret et qui — ce n'était point une femme — soulagea sa conscience en confiant à des roseaux que le Roi Midas avait des oreilles d'âne (et les roseaux, avec la complicité du vent, le redirent à qui voulait l'entendre), X* X* X* a sur le cœur les « oreilles d'âne » de quelques personnalités littéraires, philosophiques, dramatiques; et il s'en remet pour le susurrer à l'univers aux indiscrets « papyrus » du « Livre Mensuel ».

On devine, à la compétence avec laquelle il tance, dans ce premier volume, Baudelaire et

M. de Mæterlinck, et pas mal d'autres, chemin faisant (il se propose de tancer de même ultérieurement M. Clémenceau, M. Paul Claudel, etc.) on devine que ce « barbier » jase de choses qu'il connaît pertinemment. On regrette qu'il ne confesse pas : « Je suis le barbier Un Tel. » Au style, à la verve, à la netteté de médaille des opinions, on se doute quel, et même qui peut être l'écrivain qui se cache derrière ce triple X astérisqué ; mais rien ne permet de l'authentifier sûrement ; et c'est dommage : l'autorité des jugements en tirerait un gain, voire un regain prodigieux.

Je n'ose trop dire que notre « barbier » X* X* X* a la dent dure pour M. Maurice Mæterlinck, le seul qui intéresse directement cette chronique, et dont il dit, par exemple, non sans apparence de raison, que M. Mæterlinck, qui « dans sa philosophie semblait avoir transposé la chanson d'Ibsen pour des cerveaux latins, l'a adaptée dans son théâtre, à des oreilles belges. » Et Dieu sait comme il qualifie et définit les oreilles belges. Le passage suivant en donnera une idée assez exacte :

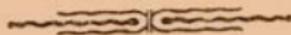
« L'armature dans laquelle le grand Norvégien avait enclos de la révolte enferme ici (dans le théâtre de M. Mæterlinck) de la pas-

sivité. C'est pourquoi la princesse Maleïne, Aglavaine, Pelléas et toute la série de ces héros aux mœurs équivoques et aux sexes ambigus touchent à l'endroit sensible (en dehors des snobs qui ne comptent pas) la nombreuse confrérie des anormaux. Je dis exprès la « confrérie » des anormaux, car ils devinent merveilleusement l'indulgence du compagnon ou le complice possible. Ils ont un instinct d'enfant qui les pousse vers qui flatte obscurément leur vésanie. »

Il y aurait bien quelque petite chose à reprendre dans ce volume plein d'aperçus d'une clairvoyance aiguë et d'une vigoureuse franchise ; et, par exemple, ce qui est dit, erronément à mon avis, contre la faiblesse de certaines rimes classiques. J'ai gardé, en effet, dans l'oreille l'*r* des infinitifs en *er* que nous faisons sonner encore dans mon enfance, au moins devant une voyelle. Mais ceci ne touche plus au théâtre...

Ch. FLORENTIN.

Correspondance Havas.



FRANCIS BAUMAL

Molière

et

Les Dévots

Ce joli livre porte en exergue cette épigraphe : « La plupart des dévots dégoûtent de la dévotion. »

Encore qu'elle soit signée La Rochefoucauld, cette petite phrase posée en vedette pourrait faire croire à une profession de foi anticléricale de l'auteur. Il suffit de parcourir la table pour se rendre compte qu'il n'en est rien. Dès les premiers mots au surplus, l'auteur rassure son lecteur à cet égard : Son épigraphe n'est pas une profession de foi, c'est un document ; c'est la preuve que La Rochefoucauld aussi, contrairement à l'assertion des augures, était avec Molière contre les Tartufes.

J'avais cru, comme tout le monde, que le *Tartufe*, œuvre d'une observation géniale, était imprégné de libertinage. J'y voyais un pamphlet dirigé contre l'idée religieuse, une comédie philosophique constituant une apologie de la nature, ainsi que l'affirmait M. Brunetière, et une sorte de rétorsion des préceptes de la morale chrétienne.

M. Francis Baumal démontre que Molière n'en voulait point à la Religion ; il ne s'est attaqué qu'à une secte qui avait contre elle une grande partie de l'opinion publique de l'époque. En menant cette bataille contre la « Cabale des Dévots », le grand comique n'a fait, en bon directeur de théâtre, que choisir un sujet d'actualité, en même temps qu'il servait la politique de Louis XIV qui le paya, en retour, d'une protection tout à fait singulière.

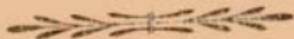
Molière, d'ailleurs, avait des raisons particulières de se venger des « Dévots ». Ceux-ci l'avaient fait échouer à ses débuts, l'avaient persécuté en province, brouillé avec le Prince de Conti, traîné dans la boue lors de son retour à Paris, à propos du *Cocú Imaginaire* et surtout de l'*Ecole des Femmes*. Il semble acquis que toutes les grandes œuvres de Molière entre 1660 et 1669, sont dominées par

cette lutte contre la Cabale : *L'Ecole des Maris*, *L'Ecole des Femmes*, *Le Tartufe de 1664*, *Le Don Juan*, *Le Misanthrope*, *Le Tartufe* définitif enfin, prennent lorsqu'on a lu *Molière et les Dévots*, une signification nouvelle, que peu, même parmi les plus lettrés, avaient jusqu'ici soupçonnée.

Ce petit ouvrage, bien écrit, solidement documenté, logiquement ordonné, est à lire : Il marque peut-être une date dans la critique moliéresque.

MARC ANTOINE.

(*La Tribune Belge*).



P. SAINTYVES

Les Liturgies Populaires

Rondes enfantines et Quêtes saisonnières

Les Liturgies populaires de P. Saintyves qui viennent de paraître à l'édition du *Livre Mensuel*, est un ouvrage fort intéressant, qui nous raconte l'origine des rondes enfantines et des quêtes saisonnières, que, dans nos campagnes de France, chantent encore les enfants en allant de porte en porte demander des œufs, des fruits ou des gros sous.

L'auteur nous dit que la plupart de ces rondes populaires ont une origine rituelle ; c'est-à-dire sont des créations du vieil esprit

Ce sera pour vous, la belle,
Vous êt's belle à l'avenant ?
Ni donnez pas vos amours,
Si vous ne savez comment..., etc.

* * *

Voici une autre ronde d'amour, chantée
avec des variantes dans presque toute la
France :

Qui marierons-nous ?
Ça s'ra mamzelle et pis vous,
Dans ce joli rond d'amourette ;
Ça s'ra mamzelle et pis vous,
Dans ce joli rond d'amour.

On les fait entrer dans le rond et on leur dit :

Amants, à genoux
A genoux, embrassez-vous.
Amants, levez-vous,
Levez-vous, embrassez-vous.

* * *

En Provence, on chante la ronde du rossignolet :

Rossignolet, réveille-toi,
Un berger te demande
Lan la
Un berger te demande.

Mais la jeune fille fait semblant de dormir pendant que les autres font la ronde autour d'elle en chantant et lui offrant successivement chacun des garçons jusqu'à ce qu'elle en trouve un à son goût, le futur « époux » qui la réveille.

* * *

Les fêtes de Noël et du jour de l'An vont donner lieu à un grand nombre de chants rituels qui plus tard vont devenir des chansons profanes.

En Normandie, on chantait des Noël's en promenant à travers les clos de pommiers des torches de paille dites « colinettes » et on y exorcisait un mauvais génie appelé Barbasson.

Salut Noël, d'où viens-tu,
Depuis un an que je ne t'ai vu
Si tu viens dans mon clos
J'te brûlerai la barbe et les os
Tan, tan, tan, les mulots.

LES GARÇONS

Des pommes à chaque branquette,
Tout plein ma pouquette.

LES FILLES

A chaque bourgeon,
Tout plein mon cotillon.

CHOEUR

Taupes et mulots
Si tu viens dans mon clos,
J' te brûle la barbe et les os.

*
* *

Au pays basque, les jeunes gens se présentaient le soir du 24 décembre devant les maisons où était né un enfant dans le courant de l'année et chantaient en son honneur un chant d'allégresse, en patois.

Lorsque les maîtres de la maison récompensaient suffisamment les quêteurs, ceux-ci lançaient en adieu :

Vous avez donné bellement
Et la compagnie le sait
Entrez au ciel avec douze anges.

Dans le cas contraire, le chant était différent.

Vous avéz donné chichement
Et la compagnie le sait
Entrez en enfer avec douze diables.

*
* *

Les enfants de Normandie tenant à la main une chandelle allumée quétaient dans chaque maison du village :

Chantons Noël !
Pour un' pomme
Pour un' poire
Pour un petit coup de cidre à boire.

En Italie, la Béfana, c'est-à-dire la vieille femme qui représente l'année mourante, escortée d'une foule nombreuse que précèdent une musique barbare et une mascarade pittoresque, est promenée dans les rues de la ville ; portant la fleur de lys d'une main et la quenouille de l'autre, elle est conduite sur la place du village où elle est plongée dans le feu monstre qui lui a été préparé et tout aussitôt commence la *riota della Béfana*, formée par une ronde d'enfants qui tourne autour du feu en chantant à tue-tête :

Que ne vous requinquez-vous, Vieille,
Que ne vous requinquez-vous donc ?

La flamme du foyer où elle se consume contribue non seulement à réchauffer le soleil nouveau et à fortifier sa tiédeur, mais engendre une création nouvelle, la jeune année belle et rose comme une aurore.

Après la quête et le sacrifice rénovateur de la Béfana, il convient de rappeler les repas joyeux des quêtes et le réveillon qui suit encore la messe de minuit.



Avant de terminer, parlons encore de la fête des rois.

Dans l'Est et dans la Franche-Comté principalement, des jeunes garçons se déguisent encore en rois mages pour aller quêter de porte en porte. Ils forment un groupe de trois personnages affublés d'une longue chemise blanche serrée à la taille par un ruban de couleur ; ils se coiffent de bonnets pointus en carton, décorés d'une étoile en papier doré et de rubans flottants : c'est ce qu'ils appellent leurs diadèmes. L'un d'eux, la figure barbouillée de suie, représente Melchior, le roi nègre. Tous portent de longs bâtons surmontés d'une étoile qu'ils font constamment tourner.

Ainsi accoutrés, ils chantent la chanson suivante ;

Trois rois nous sommes rencontrés
Venant de diverses contrées ;
Nous sommes ici tous trois venus
Pour adorer l'enfant Jésus.

En quinze jours quatre cent lieues
Nous avons fait en cherchant Dieu,
Une étoile d'or nous a conduit
Qui nous éclairait jour et nuit, etc., etc.

Après la chanson vient la quête, en présentant un panier dans lequel chacun selon sa générosité met un œuf, des noix, des noisettes, une pomme et une poignée de chanvre dans les temps où l'on filait.

Cela se termine par un gai repas, par des danses et des rondes dans lesquels se réconcilient les gens qui, durant l'année, ont été ennemis.

*
* * *

Arrêtons-nous ici ; nous en avons assez dit pour montrer combien est intéressant le livre de P. Saintyves.

Comment ne pas aimer tous ces chants simples et naïfs, conclut l'auteur, toutes ces rondes, dont la magie bienfaisante apportait la joie et la gaité et par la suite la force et l'énergie qui sont les sources de l'activité et de l'abondance.

Amusons-nous bien, pauvre Liaudaine,
Quand fera beau temps nous travaillerons.
Chassons bien loin de nous la peine
Et dansons en rond, filles et garçons.

Youp ! la la
Youp ! la la laire
Youp ! la la
Youp ! la la la la.

Union des Races (Alger).

EMILE JAHANDIEZ

LES

Iles d'Hyères

Monographie des Iles d'Or

A cette époque de l'année où on voudrait se retirer du monde, autant pour se reposer que pour oublier l'affreux cauchemar vécu et la fièvre qui lui fait suite, le livre de M. Emile Jahandiez est une délicieuse invitation au voyage.

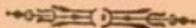
Quel dommage que les Compagnies de chemins de fer, comprenant mal leurs intérêts, à mon avis, aient rendu les voyages si coûteux ! Je partirais, sans retard, aux *Iles d'Hyères*, suivre les itinéraires, si ravissants et en même temps si instructifs, indiqués par M. Jahandiez, et je pourrais au moins le cri-

tiquer si ses observations ne me semblaient pas justifiées.

Tandis que, ne pouvant aller vérifier sur place la beauté de ses paysages, je suis obligé de céder à leur enchantement, et de n'adresser à l'auteur que des remerciements pour les deux heures exquises qu'il m'a fait passer.

MONT-SIREIGNE.

(L'Echo du xvii^e.)





AUTEUR INCONNU

Arlequin franc=maçon

Comédie en deux actes

*jouée au XVIII^e siècle chez le sieur Nicolet
suivie d'une étude sur*

LES FRANCS-MAÇONS AU THÉÂTRE

Arlequin, franc-maçon ! Si ce titre était donné aujourd'hui à un livre, on en déduirait de quelque satire à l'adresse de la « Secte » !

Mais ce titre est celui d'une comédie inédite du XVIII^e siècle, trouvée à la Nationale dans le répertoire Nicolet ; elle fournit le prétexte à un commentateur érudit d'une étude sur *Les Francs-Maçons au Théâtre* (faisant suite

à la Comédie) qui est de la plus aimable lecture. Elle nous éclaire sur l'évolution des idées, des mœurs... et des sociétés secrètes avec un sens critique aiguisé que rend affable une écriture à la fois alerte et châtiée.

C'est pour l'étude de la franc-maçonnerie un document des plus précieux, et pour n'importe quel lecteur un des livres les plus attrayants qu'il soit possible d'aborder.

(Le Rappel.)

